St Grégoire le Théologien,

aussi appelé
St Grégoire de Nazianze



Sur le sacerdoce
et les devoirs des prêtres :

Discours I et II

selon la nomenclature de Migne

(qui furent numérotés XLI et I dans les éditions plus anciennes)

Numérisation et introduction par Albocicade
2011

Introduction

Fin 361, un fils dévoué, âgé de 31 ans et libre de toute attache, cède aux appels répétés de son père, âgé de plus de 80 ans, pour lui prêter main-forte et le soutenir dans sa vieillesse chenue. L'un et l'autre s'appellent Grégoire ; mais tandis que le jeune ne rêve que de se consacrer – à l'écart des tumultes du monde – à une vie d'étude et de prière ; le père, évêque de la petite ville de Nazianze en Cappadoce, compte sur ce fils pieux et instruit pour le seconder, voire lui succéder dans le ministère.
C'est un temps troublé, où – en des revirements successifs – la politique de l'Empire prétend définir la foi de l'Eglise, favorisant tel ou tel parti, exilant l'un pour le rappeler plus tard… Combien d'évêques ont-ils été surpris à vaciller de la houlette, face à des confessions de foi dont ils ne mesuraient pas les implications ! Grégoire, le père, ne signera-t-il pas lui-même la "formule de Rimini", avant de la désavouer suite aux explications de son fils ?
Et le tout nouvel Empereur – ce Julien qui fut pourtant instruit dans la foi de l'Eglise avant de se jeter corps et âme dans les fables du paganisme, ce Julien que Grégoire, le fils, avait croisé durant leurs études, à Athènes – ne cherche-t-il pas à affaiblir l'Eglise afin de relancer les cultes païens ?
Oui, véritablement, l'évêque a besoin de son fils auprès de lui !
Mais voila, le fils ne l'entend pas de cette oreille. Prendre soin de ses parents âgés, oui, bien sûr, il le peut, il le doit. Mais être chargé d'une paroisse… voila bien une responsabilité qu'il se sent incapable d'assumer correctement, et qu'il se refuse à mal faire.
Si finalement il accepte – à reculons – d'être ordonné, c'est dans un mouvement d'obéissance, mais avec le sentiment profond que son père vénéré lui a forcé la main : des années plus tard, il se plaindra encore de la "tyrannie" qui lui a été imposée.
Et aussitôt ordonné, il s'enfuit… pour ne reparaître que trois à quatre mois plus tard.

La brève homélie qu'il prononça lors de son retour pour justifier sa conduite (Discours I, chez Migne) ne lui parut sans doute pas suffisante ; aussi en rédigea-t-il une autre (ou plutôt un long traité en forme d'homélie, le "Discours II") dans laquelle il prend le temps de développer sa pensée.
Ce sont ces deux "discours" que l'on trouvera ci-après.

St Grégoire le Théologien

Discours I

Sermon pour la sainte Pâques
et à propos de son hésitation,

prononcé le jour de Pâques 362 dans l'église de Nazianze en présence de son père, évêque du lieu, de retour après qu'il eut fui suite à son ordination sacerdotale par ce dernier quelques temps auparavant.

Traduction indéterminée

1. C'est le jour de la Résurrection, un commencement favorable !
Solennellement, entrons dans cette assemblée et donnons-nous le baiser de paix.
Appelons "frères" ceux qui nous haïssent,
et pas seulement ceux qui, par amour pour nous, ont fait ou souffert quelque chose.
Excusons tout à cause de la Résurrection.
Pardonnons-nous les uns les autres : moi, je vous pardonne d'avoir exercé sur moi cette honorable tyrannie (c'est ainsi que, maintenant, je la qualifie), et vous qui me l'avez imposée, pardonnez la lenteur de mon retour que vous me reprochez sans doute, mais qui - peut-être - vaut mieux, et qui a peut-être plus de prix devant Dieu que l'empressement de certains autres. Il est bon, devant l'appel de Dieu, de se retirer un moment, comme le firent autrefois le grand Moïse, et plus tard Jérémie ; et il est bon aussi d'accourir généreusement à cet appel comme Aaron et Isaïe, pourvu toutefois que les deux attitudes proviennent de la piété : que l'on se retire à cause de sa propre faiblesse et que l'on accoure à cause de la force de celui qui appelle.

2. J'ai été consacré au mystère,
je me suis tenu à l'écart du mystère le temps de m'examiner,
et c'est un jour de mystère que je reviens,
jour que je vous amène avec moi comme le soutien de mon hésitation, de ma faiblesse, afin que Celui qui, en ce jour, est ressuscité d'entre les morts me renouvelle par un esprit et un cœur nouveau, me donne à la nouvelle créature, c'est-à-dire à ceux qui sont nés de Dieu, et que je sois un bon ouvrier, un bon maître, et que je meure avec le Christ pour ressusciter avec lui.

3. On immolait hier l'Agneau; on marquait de son sang l'entrée des maisons ;
l'Egypte pleurait ses premiers nés; l'Ange exterminateur nous a épargné,
il a respecté et redouté cette marque; un sang précieux nous a protégé.
Nous sommes aujourd'hui purifiés, sortis de l'Egypte,
à l'abri de Pharaon et de la cruauté de ses gouverneurs ;
nous ne sommes plus condamnés à mouler des briques et nul ne peut nous empêcher de célébrer la fête de notre délivrance et de rendre grâces à Dieu non avec un levain vieilli de ressentiment et de malveillance, mais avec le pain sans levain de la vérité, de l'honnêteté, sans rien conserver du levain impie de l'Egypte.

4. Hier, j'étais crucifié avec le Christ, je suis aujourd'hui glorifié avec lui ;
hier je mourais avec lui, avec lui je revis aujourd'hui;

hier j'étais enseveli avec lui, avec lui je sors aujourd'hui du tombeau.
Offrons à celui qui, pour nous, est mort et ressuscité, non pas de l'or, ni de l'argent, non plus que de magnifiques broderies, ou des diamants d'un grand prix, toutes matières qui proviennent de la terre et qui sont le plus souvent le partage des scélérats des esclaves du Prince du monde, mais bien plutôt nous-même : c'est le présent le plus agréable que nous puissions faire à Dieu. Accordons l'image au Modèle, respectons-Le, reconnaissons la dignité à laquelle nous avons été élevés, tâchons de comprendre la force de ce mystère et les motifs de la mort du Christ.

5. Soyons semblables au Christ, puisque le Christ s'est fait semblable à nous ;
devenons des dieux à cause de lui, puisqu'il s'est fait homme à cause de nous.
Il a pris ce qu'il y a de pire pour nous donner ce qu'il y a de meilleur ;
il s'est fait pauvre pour nous enrichir par sa pauvreté ;
il s'est revêtu de la forme d'un esclave pour nous retirer de la servitude;
il s'est abaissé pour nous élever;
il a été tenté, afin que nous vainquions;
il a été méprisé pour nous combler de gloire;
il est mort pour nous sauver ;
il est monté aux cieux pour entraîner avec lui ceux qui étaient tombés par le péché.
Sacrifions donc tout pour celui qui s'est livré lui-même à notre place.
Comprenant ce mystère, donnons-nous nous-même, faisant pour le Christ ce qu'il a fait pour nous.

6. C'est un nouveau pasteur que votre pasteur légitime vous donne aujourd'hui.
Il donne sa vie pour ses brebis, non pas une fois, mais de deux manières :
de celui qui le soutient dans son grand âge, il fait l'instrument de l'Esprit ;
au temple matériel où nous sommes il ajoute un temple vivant ;
à ce Temple sublime et digne du ciel il en joint un autre d'un prix médiocre mais qui lui est cher, et qui lui a coûté de nombreuses peines – puissent-elles ne pas avoir été vaines.
Ce pasteur vous donne tout ce qu'il a : c'est grandeur d'âme, ou plutôt, amour paternel !
Ayant donné sa vieillesse, il vous donne la jeunesse de son fils,
ayant donné un temple, il fournit aussi le prêtre,
étant le testateur, il offre le successeur et avec lui ces discours dont vous étiez si avides;
discours non pas vagues et au dessus de la portée des auditeurs; mais que l'Esprit gravera sur les tablettes, non de pierre mais de chair, de vos cœurs avec des traits ineffaçables tracés non par de l'encre, mais par la grâce.

7. C'est là le présent que vous fait ce vénérable Abraham , ce patriarche, cette tête sacrée et auguste, le siège de tout ce qu'il y a d'honnête et de bon , la règle même de la vertu ; ce prêtre accompli, qui fait aujourd'hui au Seigneur l'offrande volontaire de son fils unique, de son enfant de promesse.
Ce que, de votre côté, vous devez offrir au Seigneur et à nous, c'est une grande docilité à vous laisser conduire, à vous laisser guider auprès des meilleurs pâturages et des sources d'eau vive pour vous désaltérer. Apprenez à connaître votre pasteur, laissez-vous connaître de lui.
Lorsqu'il vous appelle par la porte, en pasteur authentique, allez à sa suite ; mais l'étranger qui entre dans la bergerie par surprise, comme un voleur, ne le suivez pas. Fermez vos oreilles à la voix étrangère qui conduit par monts et par vaux jusqu'à des précipices, des lieux sauvages que le Seigneur ne visite pas ; cette voix qui appelle loin de la saine foi au Père, au Fils, et au Saint Esprit ; unique divinité, unique puissance.

Telle a toujours été ma créance, et puissent mes brebis toujours entendre cette voix, et non pas celle qui, par des discours artificieux et séducteurs, cherche à les enlever au véritable et premier Pasteur.
Fuyons donc tous, comme berger et brebis fuient une herbe empoisonnée, de telles erreurs, moi vous guidant, vous me suivant ; et dès maintenant et jusqu'au repos de l'autre vie, soyons tous unis en Jésus Christ.
A lui la gloire et la puissance pour les siècles.
Amen.

Notes et références par section :

1. Isa. lxvi. 5 ; Ex. iv. 10 ; Jer. i. 6 ; Ex. iv. 27 ; Isa. I. 6.

2. A peine ordonné prêtre, Grégoire avait fui avant de revenir. Cette première homélie a lieu le jour de Pâques 362.

3. Ex. xii ; 1 Cor. v. 8.

5. 2 Cor. viii. 9.

6. A l'image du Christ, l'évêque Grégoire – père de St Grégoire le théologien – est le "bon berger", le pasteur légitime de cette assemblée. Il avait magnifiquement ("digne du ciel" !) fait reconstruire l'église de Nazianze et maintenant donne à la communauté un nouveau prêtre.

7. Grégoire ayant une sœur ainée, Gorgonie, et un frère cadet, Césaire, l'expression "Fils unique" n'est pas à prendre au pied de la lettre. Toutefois sa naissance, longtemps attendue et ayant été vécue comme une réponse à la prière de ses parents, il était "l'enfant de la promesse". Ps. xxiii. 2 ; John x. 14 ; Ezek. xxxiv. 6.

St Grégoire le Théologien

Discours II
"Sur le sacerdoce
et les devoirs des pasteurs"
appelé aussi
"Apologie de sa fuite"

Extrait de
Chefs d'œuvres des Pères de l'Eglise
Choix d'ouvrages complets des docteurs de l'Eglise grecque et latine
Tome IV
1838
Traduction de M. Paul LARESSE.

La numérotation employée pour les citations bibliques est celle de la Vulgate. Nous avons seulement, pour plus de commodité, nommé les deux premiers "Livres des Règnes" sous leurs noms actuels : les Livres de Samuel.

1. Je suis vaincu, et j'avoue ma défaite : Je me suis soumis à l'ordre du Seigneur, et j'ai imploré son secours. C'est ainsi que parlait autrefois le saint roi David. Qu'il me soit permis, en commençant ce discours, d'emprunter ses paroles, ou plutôt les paroles mêmes de l'Esprit saint dont le prophète n'était alors, et n'est encore aujourd'hui que l'interprète ; car il est dans l'ordre que toute action, tout discours ait Dieu pour principe et pour fin. Quant aux motifs qui m'ont déterminé, d'abord à me dérober par la fuite aux redoutables fonctions du saint ministère, à rester si longtemps dans la solitude, loin de vous, loin de tout ce que j'ai de plus cher, puis à reparaître enfin parmi vous plus résigné et plus docile, je sais qu'ils sont différemment appréciés par mes amis et par mes ennemis. Les uns ne m'épargnent pas le blâme ; les autres me prodiguent des éloges que je ne mérite pas. Ils suivent en cela ce penchant naturel qui porte tous les hommes à parler des affaires d'autrui, surtout lorsqu'ils ont pour mobile l'affection ou la haine, quoique rien ne soit plus capable de les jeter dans l'erreur que l'une ou l'autre de ces passions. Mais c'est à moi seul qu'il appartient de connaître la vérité sur ce point, et je ne rougirai point de la dire tout entière, sans déguisement, sans partialité ; je tiendrai la balance égale entre ceux qui m'accusent et ceux qui prennent ma défense avec autant d'empressement que de zèle, prêt à condamner moi-même les fautes que j'ai pu commettre, disposé à me justifier quand ma conduite me paraîtra irrépréhensible.
Ps 36.7 ; 54.8

2. Pour mettre de l'ordre dans ce discours, je commencerai par exposer les motifs de ma fuite ; puisque Dieu a daigné m'accorder quelque réputation parmi les chrétiens, et que toutes mes actions sont exposées à un examen scrupuleux, à un jugement sévère, je ne pourrais me consoler d'avoir blessé par ma conduite la délicatesse de conscience de qui que ce fût. Que si, contre mon intention, ce malheur m'est arrivé, je veux que mes explications le réparent. Nous devons éviter, autant qu'il est possible, et en nous renfermant dans les bornes prescrites par la raison, d'être pour les autres un sujet de chute et de scandale, soit par notre faute, soit en laissant subsister contre nous d'injustes soupçons ; car nous n'ignorons pas de quel affreux supplice est menacé, par la bouche de la vérité même, celui qui aura scandalisé un seul des plus petit qui croient en son nom.
Mt 18.6

3. Ne m'accusez donc pas, messieurs, d'avoir manqué, dans cette occasion, ou de lumière ou de sagesse ; je crois pouvoir affirmer le contraire sans trop de présomption. Je n'ai pas prétendu non plus m'élever au-dessus des lois que Dieu a lui-même établies. Je sais que parmi les membres divers qui composent le corps humain les uns semblent destinés à commander, les autres à obéir ; et qu'il en est de même dans le corps mystique de l'Église. Dieu y a établi un ordre merveilleux, fondé sur sa justice immuable, qui place chacun au rang qui lui convient, et auquel son mérite l'appelle, et sur sa sage providence qui unit ensemble toutes les parties de ce corps divin. Ainsi, parmi les hommes, les uns trouvent leur avantage dans l'obéissance et la soumission ; ils doivent se laisser conduire par les discours et les exemples de ceux qui les dirigent. Les autres sont destinés pour la perfection de l'Église, à être pasteurs et maîtres du troupeau de Jésus-Christ. Ce sont ceux qui, par leur sainteté éminente, par une union plus intime avec Dieu, s'élèvent au-dessus du vulgaire des chrétiens, et sont à leur égard ce que l'âme est à l'égard du corps, ou la raison comparée aux autres facultés de l'âme : de sorte que par cette surabondance de vertu dans les uns, qui supplée à ce qui manque aux autres, par cette communication de grâces et de mérites, par cette union et cette compensation spirituelle, les pasteurs et le troupeau, comme les membres dans le corps humain, forment un seul corps, d'une unité, d'une harmonie parfaite, un corps vraiment digne de Jésus-Christ, qui en est le chef.
1 Cor 12.12 ; Eph 4.11 ; 1 Cor 12.20 ; Eph 4.15-16

4. Aussi ai-je toujours pensé que si l'ordre est nécessaire dans la nature physique, il est plus nécessaire encore parmi les hommes, parce qu'ils courent de plus grands risques par le défaut de subordination, par la licence et l'anarchie. Sans doute, le plus beau, le plus noble privilège d'une créature raisonnable est de ne point commettre de faute : mais ce privilège est rare ; cependant il est peut-être encore plus difficile de rentrer dans la voie de la justice après s'en être écarté. Voilà pourquoi il serait, selon moi, également funeste, également contraire à l'ordre de Dieu que personne ne voulût se charger du commandement, ou que tous prétendissent commander. Si tout le monde refusait l'honneur ou plutôt le poids du divin ministère, que deviendrait l'Église ? Défectueuse dans le point le plus essentiel, elle perdrait cette harmonie parfaite qui fait toute sa beauté. Que deviendraient ces mystères si augustes, si sacrés, et qui renferment ce qu'il y a de plus grand dans le christianisme ? Personne ne voulant plus les célébrer, ils seraient comme anéantis pour nous ; et dès lors, nous serions, comme les Juifs, plongés dans cet état affreux qui fut la punition de leurs crimes et de leur endurcissement, sans roi, sans chef, sans sacerdoce, sans sacrifice.

5. Mais aussi rien ne me semble plus juste, plus raisonnable, plus conforme même aux lois de la saine philosophie, que d'élever par degré au premier rang ceux qui ont longtemps obéi, et qui sont pleins de zèle pour tout ce qui regarde Dieu, son culte, sa religion : cette élévation progressive n'a rien qui doive les faire rougir ; c'est ainsi qu'un matelot qui a donné des preuves d'habileté ne rougit point d'être d'abord nommé timonier : et lorsqu'il a acquis une connaissance plus, parfaite de la mer et des vents, on lui confie le gouvernail. De même, dans l'ordre militaire, un soldat qui s'est signalé par sa bravoure devient d'abord officier ; puis s'il se distingue dans ce grade on lui donne le commandement d'un corps d'armée, et enfin la conduite d'une guerre importante. Ce n'est donc pas l'orgueil humilié de n'avoir été élevé qu'à ce degré d'honneur, tandis qu'il portait plus haut ses prétentions ambitieuses, qui a déterminé ma retraite. Cette calomnie ne peut être l'ouvrage que de ces hommes dont la malignité ne recule devant aucune invraisemblance et qui jugent d'autrui par eux-mêmes. Non, je connais assez la grandeur infinie de Dieu et notre extrême bassesse, pour comprendre qu'une créature mortelle doit s'honorer d'approcher à quelque distance que ce soit d'un Dieu si parfait, si

resplendissant de lumière et de gloire, si élevé par la pureté de son essence au-dessus de l'univers matériel et du monde des intelligences.

6. Mais quel est donc le motif de ma conduite, la cause de ma résistance ? Puisque je reconnais moi-même l'importance du saint ministère, pourquoi ai-je refusé si longtemps et avec tant d'opiniâtreté de m'en charger ? Pourquoi enfin en suis-je venu jusqu'à démentir mon caractère, jusqu'à me rendre suspect d'un entêtement outré ? C'est, messieurs, ce que vous n'avez pu comprendre jusqu'ici, et sur quoi je vais tâcher de vous donner les éclaircissements nécessaires. D'abord, je vous avouerai que la violence que l'on m'a faite en m'élevant au sacerdoce m'a paru quelque chose de si étrange que j'en ai été frappé comme d'un coup de foudre. Incapable alors de former aucun raisonnement, ni de garder aucune mesure, j'ai franchi les bornes de cette prudence et de cette retenue qui avaient toujours fait le fonds de mon caractère. D'ailleurs je regrettais le calme et le bonheur de la solitude qui avait eu pour moi, dès ma plus tendre jeunesse, un attrait irrésistible : j'avais même promis à Dieu, dans un pressant danger, de me consacrer à lui dans la retraite, et quand déjà je commençais à en goûter les charmes, la pensée d'y renoncer ne fit qu'irriter mes désirs. Je m'indignais contre la tyrannie qui m'arrachait de cet asile sacré où j'étais à l'abri de toutes les tempêtes de la vie, pour me rejeter violemment, au moment où je touchais le port, sur la mer orageuse du monde.

7. En effet, rien ne me semblait plus digne d'envie que le sort d'un solitaire qui a captivé ses sens sous l'empire de la raison ; qui s'est affranchi de tous les désirs, de toutes les affections charnelles ; qui, tout entier recueilli en lui-même, ne touche plus au monde que par les rapports passagers que la nécessité exige ; il s'entretient avec son propre cœur, avec son Dieu. Élevé au-dessus de tous les objets sensibles, ses pensées sont pures, saintes, dégagées de tout ce que la terre a de vains fantômes et d'ombres fugitives. Son âme devient ainsi comme un miroir sans tache, dont l'éclat et la pureté augmente de jour en jour, et où Dieu se plaît à réfléchir les rayons de sa divinité et la splendeur de sa gloire. Il se nourrit des grandes espérances de la vie future ; déjà il les possède ; il vit au milieu des anges ; et quoiqu'il habite encore la terre, il ne tient plus à la terre ; son âme soutenue par l'Esprit saint se transporte jusque dans le ciel. S'il est quelqu'un parmi vous qui partage cet ardent amour pour les biens célestes dont la solitude est la source, il doit me comprendre, et pardonner sans peine à la violence des sentiments qui m'ont entraîné. Je sais que certaines gens ne recevront point une pareille excuse ; peut-être même me tourneront-ils en ridicule de parler de la sorte ; mais peu m'importent leurs railleries et l'injustice de leurs soupçons : soit qu'elles viennent de leur propre aveuglement, ou qu'elles soient l'effet de la malignité de ceux dont ils écoutent les leçons, ces faux docteurs, indignes de la profession qu'ils exercent, poussés par une basse jalousie et enhardis par la funeste disposition du vulgaire à prendre tout en mauvaise part, ont donné le nom odieux d'orgueil et de vanité à l'amour même et à la recherche de la vraie sagesse ; de sorte qu'ils s'exposent nécessairement à cette coupable alternative, ou de commettre le mal eux-mêmes, ou d'empêcher les autres de faire le bien.
1 Cor 14.28

8. Une autre raison de ma fuite, car je dois vous découvrir ici mes pensées les plus secrètes, c'est un sentiment que vous attribuerez peut-être à une excessive simplicité, plutôt qu'à une noble délicatesse : je rougissais moi-même de honte pour ces hommes qui, sans se distinguer par leurs vertus, que ne puis-je ajouter, sans se distinguer aussi par leurs vices, osent avec des mains impures, avec un esprit tout profane, se porter d'eux-mêmes aux redoutables fonctions du sacré ministère ; ils devraient trembler de mettre les pieds dans le lieu saint, et cependant, malgré leur indignité, ils assiègent le sanctuaire, ils se pressent, ils se heurtent autour de la table sacrée ; le sacerdoce n'est point pour eux une montagne sainte où ils doivent se placer

pour offrir au monde d'illustres exemples, mais une spéculation mercenaire, destinée à assouvir leur cupidité : ils n'y voient point une charge pénible dont il faudra rendre un compte sévère, mais une autorité qui les met à l'abri de toute censure. Lâches quand il s'agit des intérêts de Dieu, hardis jusqu'à la témérité quand il s'agit de leur propre gloire. Voyez, bientôt les pasteurs seront plus nombreux que le troupeau ; bientôt, si cette funeste ambition s'accroît encore, il ne se trouvera plus personne sur qui ils puissent exercer leur domination, puisque tous, au lieu de rester au rang de ces disciples que Dieu a promis d'instruire lui-même, prétendent enseigner et prophétiser, de sorte que l'on peut nous appliquer cet ancien proverbe de l'Écriture : Saül aussi siège parmi les prophètes. Le désordre que je déplore est si grand, que jamais aucun fléau ne fit de pareils ravages : on a bien vu quelquefois des abus se répandre, avoir même un cours violent, puis enfin disparaître ; mais ici le débordement est trop furieux pour que j'ose entreprendre de l'arrêter ; le détester et en gémir, voilà du moins le devoir que la piété m'impose, et je ne saurais jamais le remplir assez.

9. Mais j'arrive au point capital de mon discours, et je vais m'exprimer avec la plus grande sincérité, persuadé que le mensonge serait doublement coupable sur un sujet aussi important et aussi sacré. Une dernière raison qui m'a déterminé plus que tout le reste à prendre la fuite, c'est que je ne croyais point alors, et que je ne crois pas encore maintenant, que ce soit la même chose de conduire des animaux dépourvus d'intelligence et de gouverner des hommes raisonnables. Un pasteur à qui l'on confie la garde d'un troupeau de brebis n'a d'autre soin que de l'engraisser ; c'est dans ce but qu'il cherche les plus frais et les meilleurs herbages ; qu'il le conduit au pâturage ou le ramène au bercail ; qu'il le laisse reposer ou le rappelle à son gré ; et il le trouve toujours docile au moindre signe de sa houlette, souvent même au son de sa flûte. Quelquefois, il est vrai, il est obligé de soigner celles de ses brebis qui sont malades, ou de les défendre contre les attaques des loups ; mais ces cas sont rares, et d'ordinaire on le voit à l'ombre d'un chêne, mollement étendu sur un gazon fleuri, au bord d'un ruisseau limpide, soupirer ses amours sur sa flûte, ou s'endormir doucement bercé par l'haleine du zéphire. Tantôt il vend ses brebis ou se nourrit de la chair des plus grasses. Il n'a point à veiller sur elles pour les rendre sages et vertueuses ; car quel berger s'avisa jamais de vouloir inspirer la vertu à ses brebis, ou de rechercher leur avantage plutôt que son plaisir et son propre intérêt ?
Es 54.13 ; Jn 6.45 ; 1 Cor 14.24, Nom 11.29 ; 1 Sam 10.11 et 19.24

10. Mais que la conduite d'un pasteur des âmes doit être différente ! S'il est difficile de savoir obéir, il est plus difficile encore de savoir commander, surtout lorsqu'il s'agit d'exercer l'autorité du saint ministère qui repose sur la loi divine et dont le but est de conduire à Dieu : plus cette autorité est grande, plus cette dignité est élevée, plus aussi elle est environnée d'écueils capables d'effrayer tout homme consciencieux qui voudra y faire de sérieuses réflexions. Il faut d'abord que celui qui en est dépositaire montre dans toutes les circonstances de la vie une vertu éprouvée et sans aucun alliage ; semblable à l'or le plus pur, sous quelque rapport qu'on le considère, il ne doit rien offrir en lui de défectueux, rien qui rende un son faux et qui l'expose à être remis au creuset comme un métal de mauvais aloi. Car ses fautes auraient des conséquences d'autant plus funestes que son autorité serait plus étendue, parce qu'elles seraient comme un mal contagieux qui ne se fixe point dans un seul endroit, mais qui porte au loin ses ravages.
1 Cor 3.12-13

11. La laine perd à la teinture sa blancheur naturelle, pour y prendre à toujours une couleur étrangère ; les parfums communiquent leur odeur particulière au vase qui les renferme ; la peste répand ses vapeurs mortelles dans l'atmosphère et attaque dans les êtres animés les sources de la vie, mais avec moins de promptitude et de facilité que les inférieurs ne contractent les vices de ceux qui sont préposés au-dessus d'eux. Les bons exemples ne

trouvent que rarement des imitateurs aussi dociles ; et c'est en cela que le vice l'emporte malheureusement sur la vertu. J'avoue que je m'abandonne à l'affliction toutes les fois que je considère, d'un côté, le penchant naturel de tous les hommes pour le mal, la facilité avec laquelle ils s'y livrent même sans y être excités, de l'autre, la répugnance extrême qu'ils éprouvent pour la vertu, quoique souvent tout conspire à leur en donner le goût, à leur en faciliter l'acquisition. C'est là, ce me semble, l'affreux malheur que le prophète Aggée déplorait, et qu'il nous représente sous cette image si frappante et si vraie : Prêtres, disait ce prophète, consultez la loi sur la question que j'ai à vous faire, et répondez-moi. Si un homme qui porte dans son manteau une chair sanctifiée l'approche de quelque autre aliment, de quelque breuvage, ou de quelque vase, cette chair les sanctifiera-t-elle ?
- Nullement, répondent les prêtres.
- Mais, ajoute le prophète, si le même homme approche de quelqu'une de ces choses un objet impur, n'en sera-t-elle pas souillée ? Oui sans doute, ont dû répondre les prêtres, elle en sera nécessairement souillée, et ce contact impur lui fera perdre sa pureté.
Agg 2.12-14

12. Pouvait-il, ce saint prophète, nous représenter sous des traits plus sensibles l'opposition qui se trouve en l'homme pour le bien, et la facilité avec laquelle il se laisse aller au mal ? Est-il question de pratiquer la vertu ? Il ne montre que froideur, qu'insensibilité. S'agit-il de s'abandonner au vice ? Il y est tout disposé ; semblable à un chaume sec et aride que la moindre étincelle portée par un vent impétueux enflamme et consume en un moment, on voit souvent le moindre germe vicieux croître, se développer en lui avec une effrayante rapidité, tandis que les vertus les plus fécondes ne trouvent dans son cœur qu'un terrain ingrat et stérile. C'est ainsi qu'un peu d'absinthe communique sur-le-champ son amertume au miel le plus doux, et qu'au contraire une grande quantité de miel ne saurait communiquer sa douceur à l'absinthe. Enfin il en est de la pente qui nous entraîne au mal comme d'un fleuve dont les plus fortes digues peuvent à peine contenir l'impétuosité : que la moindre pierre, en se détachant, lui livre un passage, il s'échappe avec violence et rien ne saurait plus l'arrêter.
Ps 82.12

13. Prenons donc garde, et c'est là notre premier devoir, de nous montrer peu fidèles à reproduire en nous les traits des vertus éminentes dont nous devons l'exemple aux hommes, et qu'en posant au contraire devant eux comme des modèles de vices, nous ne les trouvions que trop fidèles à nous imiter. Ne ressemblons pas non plus à ces insensés dont parle l'Écriture, qui, oubliant la lèpre qui les dévore, entreprennent témérairement de guérir les maladies des autres.

14. Mais je n'oserais affirmer qu'un homme dont la conscience est pure, et qui a su se préserver de toutes les atteintes du vice, du moins autant que le comporte l'imperfection de notre nature, ait encore tout ce qu'il faut pour entreprendre de former les autres à la vertu ; un si auguste ministère exige davantage. Ce n'est pas assez de n'être point vicieux ; le vice est en horreur même aux âmes les plus vulgaires : il doit encore se distinguer par une vertu éminente ; obéir au précepte de l'Écritute qui lui commande d'éviter le mal et de faire le bien ; effacer de son âme toutes les impressions du vice, pour y graver à leur place les caractères de la vertu, s'élever au-dessus du reste des hommes plus encore par son mérite que par son rang et sa dignité ; il faut qu'il avance sans cesse dans la voie de la perfection, sans se ralentir, sans s'arrêter jamais ; qu'il oublie le chemin qu'il a déjà fait pour ne penser qu'à celui qui lui reste à faire, moins content de ce qu'il a déjà acquis, qu'affligé de ce qui lui manque : qu'il ne s'enorgueillisse pas, comme d'une grande victoire, de précéder la foule dans cette noble carrière : son rang lui impose ce devoir ; mais qu'il rougisse de se trouver encore si éloigné de la haute sainteté que son ministère exige. Il ne faut pas non plus que, pour juger du prix de ses

actions, il se fasse de faux poids et de fausses balances, ou qu'il les compare avec les actions des autres, soit bonnes, soit mauvaises ; il doit y appliquer la règle de la vérité, et voir si elles sont vraiment dignes de Dieu, dont il est le ministre, seul principe d'où partent toutes choses, et fin dernière à laquelle elles doivent toutes se rapporter.
Ps 36.27 ; Phil 3.7 ; 2 Cor 10.12-13 ; Rom 11.35

15. Car de même que les hommes se distinguent les uns des autres par la taille et les traits du visage ; les animaux, par la forme ; les différents terrains, par des propriétés diverses ; que les astres ne nous offrent pas tous la même grandeur et le même éclat ; il est aussi pour chaque état des vertus particulières : un simple chrétien se rendra criminel, s'il se porte à une action honteuse que la loi de Dieu défend sous de rigoureuses peines ; un pasteur le deviendra s'il n'est pas un modèle de vertu, et s'il ne tend pas de jour en jour à une plus haute perfection : parce que la sainteté la plus éminente suffit à peine pour entraîner la multitude à la pratique des vertus communes et ordinaires, et qu'il doit agir sur elle non par la hauteur et la violence, mais par la douceur et la persuasion ; car ce qu'on obtient par la violence, outre ce qu'elle a d'odieux et de tyrannique qui répugne au saint ministère, n'est jamais stable et permanent. Ceux qui n'agissent que par contrainte ressemblent à ces arbrisseaux que l'on courbe avec effort ; dès qu'on cesse de les retenir, ils reprennent aussitôt leur première direction. Mais pour ceux qui se déterminent au bien par un libre choix de leur volonté, leur attachement à la vertu est d'autant plus solide et plus durable qu'il n'a d'autre principe que l'amour de la vertu même. Aussi voyons-nous que ce qui nous a été le plus expressément recommandé par notre divin législateur, c'est de conduire avec douceur son troupeau, et de ne point employer à son égard la violence et la contrainte.
1 Cor 15.41 ; 1 Pier 5.2

16. Mais je suppose que celui qui entreprend la conduite des âmes se soit préservé de la contagion de tous les vices, qu'il soit même parvenu au comble de la perfection, aura-t-il assez de lumière, assez de force et de courage, pour oser sans frayeur se charger d'un aussi pesant fardeau ? L'homme est de tous les êtres le plus incompréhensible ; tout en lui n'est qu'inconstance, instabilité : or, le régler et le conduire, c'est sans contredit l'art des arts et la science des sciences. L'on se convaincra de cette vérité, si l'on compare la science qui a pour objet de guérir le corps avec celle dont le but est de traiter les maladies de l'âme ; et l'on comprendra combien l'une est supérieure à l'autre, à en juger, soit par la nature du sujet qu'elles ont à traiter, soit par la fin qu'elles se proposent, soit par les remèdes qu'elles emploient. Quel est le sujet traité dans les maladies corporelles ? Une matière corruptible, qui se détruit et tombe par elle-même de jour en jour, un corps formé d'éléments opposés que l'art des médecins peut bien maintenir pour un temps en équilibre, mais qui succombera enfin sous l'effort de sa mortalité, réduit tôt ou tard en poussière, soit par la violence des maladies, soit par le cours rapide des années.

17. Il n'en est pas ainsi du sujet traité dans les maladies spirituelles. C'est une substance divine, sortie par la création du sein même de Dieu et qui, quoique liée à une matière corruptible, conserve cependant un caractère de noblesse et de grandeur auquel on reconnaît sa céleste origine et sa destinée immortelle. Quant aux causes de l'union de ces deux substances de nature si différente, il ne m'appartient pas de les pénétrer. Il est vrai que j'en découvre deux principales ; mais il peut y en avoir plusieurs autres connues seulement de Dieu, qui a formé cette union, ou de ceux qui, par le secours de ses divines lumières, auront mieux que moi approfondi ces sortes de mystères. Je pense donc que Dieu, en unissant l'âme avec le corps, a voulu premièrement nous faire parvenir à l'héritage céleste par notre courage à soutenir les combats qu'il nous destine ici-bas, afin que notre âme, purifiée et éprouvée au milieu de toutes les vicissitudes présentes, comme l'or dans la fournaise, pût obtenir les biens que nous

espérons, non seulement comme un don tout gratuit, mais encore à titre de récompense. Il était digne de sa bonté souveraine et infinie de faire que la vertu, ce bien qu'il possède par essence et qui est tout à lui, nous devînt propre et fût pareillement à nous ; aussi ne s'est-il pas contenté d'en mettre le germe dans notre âme comme un privilège de sa nature ; mais il nous rend encore capables de le cultiver par un libre choix de notre volonté ; secondement, Dieu a encore voulu que l'âme exerçât son empire sur le corps, comme sur un esclave qui ne doit qu'obéir, pour le dégager peu à peu de ce qu'il a de matériel et de grossier, et, après lui avoir fait partager ses travaux, l'élever jusqu'à elle et lui faire aussi partager sa gloire en l'unissant à Dieu.
Eph 6.12

18. Un médecin est obligé d'observer l'influence du climat, des saisons, de la température ; d'avoir égard à l'âge, aux dispositions diverses du malade ; de lui prescrire des remèdes, de lui imposer un régime, de prendre toutes les précautions nécessaires pour que le caprice ou la passion ne rendent pas son art inutile. Il doit quelquefois employer le fer, le feu même, et les moyens les plus violents ; mais quelque nombreuses, quelque grandes que soient les difficultés qu'il rencontre, peuvent-elles entrer en comparaison avec celles qui se présentent en foule lorsqu'il s'agit de remédier aux maladies des âmes ? Non, rien de si difficile que de connaître et d'approfondir les caractères, les goûts, les inclinations, les penchants, les dispositions les plus secrètes du cœur humain, afin d'y appliquer le traitement convenable. Il s'agit de nous délivrer de toutes les passions indociles et rebelles, nées de l'imperfection de notre nature ; de faire croître et de développer en nous ces vertus si précieuses aux yeux mêmes de Dieu ; de déterminer avec sagesse les droits et les devoirs réciproques du corps et de l'âme, afin d'empêcher, ce qui serait le comble de l'injustice, que la partie supérieure ne rampe sous celle qui est inférieure, et qui doit, selon la loi de Dieu et le bel ordre qu'il a établi dans toutes les choses visibles et invisibles, demeurer dans une éternelle dépendance.

19. Mais ce qui mérite surtout d'être remarqué, c'est que dans les maladies corporelles, une fois qu'un habile médecin a observé la nature, les causes, les symptômes du mal, et toutes les circonstances énumérées plus haut, les choses suivent leur cours naturel, elles ne se liguent point toutes ensemble, elles ne conspirent pas à l'envi, par mille ruses, par mille artifices, pour rendre ses soins inutiles. Au contraire, son art se rend toujours maître du sujet qu'il traite, excepté dans certaines occasions où il échappe au malade quelque imprudence qu'il est aisé de prévenir ou de corriger. Mais dans les maladies spirituelles, notre amour-propre secret, l'orgueil qui nous domine et qui ne veut rien écouter, rien céder, les fausses lumières d'une raison séduite par la passion, tout concourt à former en nous un obstacle invincible à notre guérison. Nous sommes les premiers à aigrir nos maux ; on dirait que nous avons juré nous-mêmes notre perte. Enfin, nous ne montrons jamais plus d'industrie, jamais plus de courage que lorsqu'il s'agit d'opposer, aux efforts qu'on fait pour nous sauver, une opiniâtre résistance.

20. Tantôt nous ne pensons qu'à dérober honteusement nos crimes aux yeux des hommes ; il en est de ces crimes comme d'autant de plaies hideuses et infectes, que nous nous efforçons de cacher dans le fond d'une conscience ulcérée. Insensés de croire que nous puissions, en trompant les hommes, tromper aussi les regards inévitables de Dieu et nous soustraire à sa vengeance ! Tantôt nous tâchons d'excuser, par mille faux prétextes, les péchés qu'il ne nous est pas possible de cacher ; ou bien, semblables à l'aspic dont il est parlé dans l'Écriture, nous fermons obstinément l'oreille à la voix de la vérité, nous craignons qu'elle ne nous séduise : nous sommes sourds aux conseils qu'elle nous donne pour notre guérison. Tantôt enfin nous portons l'audace et l'impudeur jusqu'à fouler aux pieds toute retenue ; nous marchons, comme l'on dit, tête levée ; nous nous précipitons sans crainte, sans remords, dans les plus affreux

désordres, et nous bravons en face ceux qui entreprennent de nous arrêter. ô aveuglement ! ô stupidité étrange ! Les termes me manquent pour exprimer l'indignité d'une telle conduite. Quoi ! nous traitons comme nos plus mortels ennemis ceux qui nous rendent les plus signalés services ! Nous devrions les aimer et les chérir, et nous ne craignons pas de faire éclater contre eux toute notre haine, parce qu'ils nous reprennent aux portes des villes, et que nous avons horreur de la sainteté de leurs discours. Nous croyons nous venger plus sûrement de ceux qui nous donnent par là des preuves de bienveillance et d'affection, en nous faisant à nous-mêmes de plus cruelles blessures, semblables à ces forcenés qui dévorent leur propre chair en s'imaginant dévorer celle des autres.
Ps 140.4 ; 57.5-6 ; Amos 5.10

21. Voilà les raisons qui m'engagent à soutenir que l'art de guérir les maladies de l'âme est beaucoup plus difficile et plus important que celui qui a pour objet la guérison des maux corporels. Celui-ci, il est vrai, doit agir quelquefois sur les parties internes ; mais le plus souvent il ne s'exerce que sur les parties extérieures et visibles. Il n'en est pas de même des fonctions du sacré ministère ; elles ont toutes rapport à l'homme intérieur et caché ; nous avons continuellement à combattre contre un ennemi invisible et acharné à notre perte, qui nous porte à toute heure des coups violents, et qui, chose étrange ! se faisant de nous-mêmes une arme contre nous, nous précipite dans la mort du péché. Grand Dieu ! quelle foi, quel courage ne faut-il pas pour soutenir une telle guerre ! de quelle force toute divine ne doit-on pas être revêtu ! et avec quelle persévérance n'est-on pas obligé de correspondre, et par ses paroles et par ses actions, à la grâce et au puissant secours qui ne peut nous venir que du ciel ! Car il s'agit pour nous de guérir ces âmes qui sont toutes d'un si grand prix, de les sanctifier et de les rendre dignes des regards de Dieu.

22. En effet, il n'en est pas de la fin qu'un pasteur doit se proposer dans le sacré ministère comme de celle qu'un médecin se propose dans l'exercice de son art. Quel est le but d'un médecin ? C'est de nous conserver la santé du corps, ou de nous la rendre si nous l'avons perdue, une santé qui, loin de nous être utile, nous sera peut-être funeste. Car les maux que Dieu nous envoie tournent souvent à notre avantage : ainsi les richesses et la pauvreté, la gloire et l'obscurité, la grandeur et l'humiliation, et mille autres choses semblables qui, de leur nature, sont indifférentes, et dont on peut bien ou mal user, deviennent avantageuses ou préjudiciables, selon le bon ou le mauvais usage que l'on en fait, et selon qu'elles portent les livrées du vice ou de la vertu. Quel est, au contraire, le but d'un pasteur ? C'est d'imprimer à l'âme un essor sublime qui l'arrache au monde et l'élève jusqu'à Dieu ; c'est de conserver en elle l'image de la divinité, de lui rendre son éclat si elle s'obscurcit, de la rétablir si elle s'efface ; c'est d'y préparer une demeure à Jésus-Christ par la vertu de l'Esprit saint ; c'est, en un mot, de transformer l'homme en Dieu, et de lui procurer, dans le séjour des saints, la félicité éternelle pour laquelle il a été créé.
Gen 1.26 ; Eph 3.17

23. Oui, si Dieu donne aux hommes la loi de crainte, s'il envoie les prophètes qui devaient tenir le milieu entre Jésus-Christ et la loi ; si et le Christ, l'auteur et le consommateur d'une loi spirituelle est accordé au monde ; si la Divinité s'anéantit en quelque sorte ; si elle se revêt de notre nature ; si de cette union incompréhensible de l'humanité avec la divinité résulte l'homme-Dieu, unique dans sa personne divine et ne formant qu'un seul et même Christ des deux natures ; tous ces prodiges, il ne les opère que pour sanctifier l'homme et le transformer en lui. C'est encore pour la même fin qu'il réunit, par le moyen de l'âme, comme par une substance intermédiaire, les deux extrêmes les plus opposés, le Verbe avec la chair ; qu'il se livre tout entier, pour sauver l'humanité tout entière perdue par le péché du premier homme : son âme pour l'âme rebelle au précepte divin, sa chair pour cette chair dont la coupable

docilité partagea la désobéissance de l'âme et sa condamnation ; enfin pour l'ancien Adam tombé sous l'empire du péché et de la mort, le Christ inaccessible à la contagion du vice, et vainqueur du péché et de la mort.
Gal 3.24 ; Hebr 12.2

24. C'est dans le même dessein que ce nouvel Adam est substitué à l'ancien Adam et s'offre pour victime en sa place ; qu'il sauve, qu'il répare tout en nous, par le mérite surabondant de son sacrifice et par l'immolation de tout ce qu'il a pris de nous. C'est dans le même dessein que ce divin réparateur de notre nature opère tant de mystères ; que nous voyons cette naissance, cette Vierge, cette ville de Bethléem, cette crèche ; symboles imparfaits, sans doute, de tant de choses si grandes et si merveilleuses que l'œil de l'homme ne saurait pénétrer, mais assez claire cependant pour nous faire reconnaître, dans cette naissance, une régénération ; dans cette Vierge, une nouvelle Eve ; dans cette ville de Bethléem, un nouveau jardin d'Éden ; dans cette crèche, un autre paradis. Nous voyons les anges le glorifier d'abord comme Dieu dans les hauteurs du ciel, puis comme homme sur la terre ; révéler sa gloire aux pasteurs, et leur montrer dans cet enfant qui vient de naître celui qui est tout à la fois l'agneau sans tache et le chef des pasteurs ; nous voyons les mages, conduits par l'étoile mystérieuse, se prosterner devant son berceau, lui offrir des présents, et annoncer ainsi la ruine prochaine du culte des faux dieux. Dans la suite il est baptisé ; il reçoit de son père un éclatant témoignage ; il jeûne ; il est tenté, et il arrache au tentateur la victoire qu'il avait remportée sur nous ; il met en fuite les démons ; il guérit les maladies ; il confie à un petit nombre d'hommes obscurs l'œuvre immense de la prédication évangélique, et leur zèle est couronné du plus éclatant succès.
Gen 2.7 ; 1 Cor 15.49 ; Lc 2.14 ; Mt 2.9-11 ; 3.13-17 ; 4.2-10 ; Lc 2.22 ; 8.30 ; Mt 9.35

25. Les nations frémissent en vain ; les peuples forment des complots inutiles. Il oppose au bois fatal du fruit défendu le bois salutaire de la croix ; à la main lâche et criminelle qui osa cueillir ce funeste fruit, ses deux mains innocentes et courageuses, qu'il abandonne à d'indignes liens ; au bras vengeur qui repousse Adam du Paradis terrestre, ses bras que l'amour lui fait étendre d'un bout du monde à l'autre ; à la dégradation où le péché nous a fait tomber, son élévation sur la croix ; à notre intempérance, le fiel qui l'abreuve ; à notre coupable orgueil, sa couronne d'épines. Il meurt pour nous racheter de la mort ; il s'enveloppe de nos ténèbres pour nous appeler à sa lumière ; il descend dans le tombeau, pour nous tirer de la poussière du tombeau ; il ressuscite pour nous ressusciter nous-mêmes : toutes ces merveilles de la sagesse de Dieu sont comme une suite de moyens qu'il a établis pour ramener l'homme de l'état de dégradation où il est tombé à sa grandeur première ; pour lui rendre la jouissance de cet arbre de vie qui lui était destiné, et dont il a été privé par sa désobéissance, pour avoir touché à l'arbre de la science, contre l'ordre de Dieu.
Ps 2.1 ; Gen 3.24

26. Mais nous, que Dieu a choisis pour appliquer aux hommes ces divins remèdes, nous, pour qui ce serait déjà beaucoup que de connaître nos propres infirmités et de les guérir ; et quand je dis que ce serait beaucoup, c'est la corruption d'un grand nombre de pasteurs qui m'oblige à parler de la sorte ; car pour ceux qui sont dignes de ce nom, c'est peu de chose ; comment pourrons-nous entreprendre une œuvre plus importante et plus difficile encore, celle de remédier aux maux des autres et de les en délivrer ? et comment l'accomplirons-nous d'une manière utile tout à la fois et pour eux et pour nous, pour eux qui ont besoin de guérison, pour nous qui nous chargeons de les guérir ?
1 Cor 4.1 ; 3.9

27. Quoi ! on verra les médecins se dévouer, pour leurs malades, à tant de soins, de veilles et de fatigues ; s'affliger de leurs maux, et même, selon l'expression d'un des plus célèbres

d'entre eux, partager en quelque sorte leurs souffrances ; on les verra ne rien négliger, être attentifs à tout, estimer importantes les plus petites choses, se persuader qu'elles peuvent avoir de grandes conséquences, s'épuiser en recherches difficiles, ne point s'en rapporter à eux-mêmes, tenir des assemblées, se consulter les uns les autres, enfin mettre tout en usage, ne rien épargner, ne rien oublier ; et tout cela, pourquoi ? pour prolonger de quelques jours la vie d'un homme mortel, d'un homme qui se rendra peut-être coupable des plus grands crimes, et à qui il eût été plus avantageux de mourir, afin d'être délivré, avec la vie, de la servitude du péché. Et quand ce serait pour la conserver à un homme de bien, quelle en sera la durée ? ne doit-elle pas finir un jour ? et si la sagesse et les lumières de cet homme de bien égalent sa vertu, il comprendra que le plus grand bonheur qu'il puisse désirer ici-bas, c'est d'en voir arriver le terme.

28. Mais nous, dont le saint ministère a pour but de procurer le salut des âmes, de les diriger vers cette autre vie où la vertu sera récompensée par une félicité immortelle, et le vice puni par des tourments qui ne finiront jamais, quelles difficultés n'avons-nous pas à vaincre ? de quel art n'avons-nous pas besoin pour les guider dans cette voie, pour les y ramener si elles s'en écartent, pour guérir leurs maux et les nôtres, en un mot, pour soumettre entièrement la matière à l'esprit ? Quelle diversité de moyens ne faut-il pas employer selon la diversité des caractères ? On ne rencontre pas les mêmes inclinations dans l'homme et dans la femme, dans l'enfant et dans le vieillard, dans le riche et dans le pauvre, dans la santé et dans la maladie, dans la joie et dans la tristesse, dans ceux qui commandent et dans ceux qui obéissent, dans les savants et dans les ignorants, dans les hommes courageux et dans les lâches, dans les caractères doux et modérés et dans ceux qui sont emportés et violents, dans ceux enfin qui remplissent avec zèle tous leurs devoirs et dans ceux qui les négligent.

29. Au contraire, quelle différence ne trouve-t-on pas, si l'on y fait attention, entre les personnes mariées et celles qui gardent le célibat ; entre celles qui habitent la solitude et celles qui vivent en commun ; entre celles qui ont fait de grands progrès dans la piété par la contemplation des choses célestes, et celles qui n'ont jamais mené qu'une vie ordinaire ; entre celles qui n'ont en partage que la grossièreté et l'ignorance, et celles qui sont éclairées et polies ; entre celles qui se plaisent dans l'agitation des affaires publiques, et celles qui n'aiment qu'une vie retirée et tranquille ; entre celles qui ont éprouvé de grands revers de fortune, et celles dont la prospérité constante n'a jamais essuyé aucune disgrâce ? Leurs penchants sont souvent plus opposés, leurs inclinations plus dissemblables qu'on ne remarque de variété dans les traits de leurs visages, ou, si l'on veut, dans les éléments divers et les substances différentes dont leurs corps sont composés. Aussi est-il difficile de les conduire et de les gouverner.

30. Dans le traitement des maladies corporelles, on ne prescrit pas indistinctement à tous les malades le même régime alimentaire, ni le même genre de médicaments ; mais on consulte le tempérament de chacun d'eux, et les symptômes du mal, avant que d'y appliquer le remède. Dans les maladies spirituelles, on doit user de la même prudence, et employer de semblables précautions. J'en appelle au témoignage de ceux qui sont en proie à des maux de ce genre. L'un ne se laisse-t-il pas ramener au bien par un seul mot, tandis que l'autre ne se rend qu'à l'autorité de l'exemple ! Il faut exciter la paresse de celui-ci et modérer l'impétuosité de celui-là. Les caractères indolents ne peuvent être portés à la vertu qu'avec peine et à force d'exhortations. Ceux, au contraire, que leur ardeur naturelle emporterait trop loin, comme des coursiers généreux qui dépassent le but, doivent être retenus dans les bornes que prescrit la prudence.

31. On en trouve qu'il est utile de louer, d'autres qu'il faut blâmer ; tantôt en choisissant le temps et les circonstances favorables, tantôt sans précaution et à tous propos. Les uns ont besoin d'encouragements, les autres ne sont sensibles qu'aux reproches ; et ce dernier moyen doit être employé selon les caractères, ou en public ou en particulier. Car il est des esprits rebelles aux avertissements secrets, qu'il ne faut pas craindre de reprendre publiquement, pour les faire rentrer dans le devoir. Il en est d'autres, au contraire, auxquels un reproche indiscret ferait perdre toute retenue, et qui toutefois se montrent dociles à un avis donné sans témoin ; souvent même la reconnaissance les porte à suivre des conseils inspirés par la bienveillance et l'affection.

32. On en voit encore dont il faut relever jusqu'aux défauts les plus légers, parce que ce sont des caractères orgueilleux qui, croyant dérober leurs vices à la pénétration des hommes, affectent une supériorité de vertu et de sagesse. Il s'en trouve dont il est prudent de dissimuler les fautes, de sorte qu'on puisse dire que nous les voyons sans les voir, que nous les entendons sans les entendre, dans la crainte que des reproches trop fréquents et trop multipliés, qui viendraient à se succéder comme les vagues d'une mer en furie, ne les jettent dans le découragement, et que, dépouillant enfin toute honte, cet utile auxiliaire de la persuasion, ils ne se précipitent le front levé dans les plus criminels excès. Il faut montrer à l'égard de quelques-uns de la colère et de l'indignation ; on doit les mépriser en apparence, paraître même désespérer de leur état, sans jamais cependant les abandonner. D'autres demandent à être traités avec douceur et ménagement ; il ne faut pas craindre de trop s'abaisser pour les toucher et relever leur courage. Enfin il faut résister à ceux-ci et ne leur rien céder : on doit plier devant ceux-là et savoir se laisser vaincre. Tantôt il est utile de louer les uns du bon usage qu'ils font de la puissance et des richesses, ou de l'infortune et de la pauvreté ; tantôt il est nécessaire de blâmer les autres du peu de fruit qu'ils en retirent.

33. Car il n'en est pas des remèdes propres à la guérison des âmes comme de la vertu et du vice. L'un et l'autre sont immuables dans leur nature et dans leurs effets. La vertu, toujours belle, ne peut jamais être que salutaire à ceux qui l'embrassent ; et le vice, au contraire, toujours hideux, ne peut jamais être que funeste à ceux qui s'y livrent ; au lieu que ces remèdes varient, changent, pour ainsi dire, de nature, et doivent être considérés comme bons ou mauvais selon les divers caractères des malades et la nature différente de leurs maux ; de sorte qu'il arrivera souvent, si l'on n'y prend garde, que ce qui aura été salutaire aux uns, par exemple, la douceur ou la sévérité, deviendra pernicieux aux autres. Ces circonstances sont si nombreuses et si variées, qu'on ne saurait les exposer toutes dans un discours ; qu'il n'est pas même possible, quelque soin, quelque étude, quelque pénétration qu'on apporte à cet examen, de les prévoir avec exactitude, de manière à tracer un système complet du grand art de guérir les âmes ; l'expérience seule peut les découvrir à un pasteur éclairé et plein de zèle.

34. En un mot, pour vous former une juste idée de la prudence, de la circonspection qui lui est nécessaire, figurez-vous ces danseurs qui marchent élevés sur une corde tendue, et qui sont sans cesse sur le point de tomber et de périr, pour peu qu'ils viennent à perdre l'équilibre et à pencher un peu plus d'un côté que de l'autre. Il en est ainsi de ceux qui sont chargés de la conduite des âmes ; tout est à craindre pour eux ; soit malice, soit ignorance, n'importe ; qu'ils viennent à s'écarter un moment de ce sage milieu où ils doivent se tenir, ils tomberont infailliblement dans l'abîme et y entraîneront les autres avec eux. Il faut donc de toute nécessité qu'ils marchent dans la voie étroite et qu'ils soient sans cesse sur leur garde pour ne s'écarter ni à droite ni à gauche, selon l'expression des Proverbes. Telle est la nature et la grandeur de nos maux ; tel est le fardeau redoutable que le divin ministère impose à un pasteur fidèle, à un pasteur appliqué à connaître son troupeau, à ne jamais le perdre de vue, à

le conduire enfin dans les voies de la justice et de l'équité, selon les règles établies par Jésus Christ le souverain pasteur des âmes.
Nom 20.17 ; Prov 4.27 ; Prov 27.23

35. Mais que dirai-je de la prédication de la parole divine, la plus sainte ou du moins la plus importante de toutes nos fonctions ? Tous y aspirent aujourd'hui ; tous se croient en état de l'exercer, les uns par un excès de présomption, les autres parce qu'ils n'en sentent point l'importance. J'admire la hardiesse, pour ne pas dire l'aveuglement des uns et des autres ; car je n'ai jamais douté qu'il ne fallût un mérite au-dessus du vulgaire et une rare habileté pour distribuer aux peuples le pain de la parole avec mesure et discernement, et les instruire des vérités évangéliques avec la discrétion et la prudence qu'exigent leurs différents besoins. Il s'agit en effet de leur développer les grands principes sur lesquels repose la divine philosophie du christianisme ; de leur expliquer ce qu'elle nous découvre de la création du monde visible et invisible, de la matière, de l'esprit, de l'excellence de l'âme, de ces pures intelligences qu'on appelle des anges ou des démons, de cette providence qui embrasse et gouverne tout l'univers avec une sagesse infinie et par des voies qui nous semblent tantôt conformes à notre raison, tantôt au-dessus de la portée de notre faible intelligence.
Lc 12.42

36. Il faut leur apprendre ce qu'elle nous enseigne de notre premier état d'innocence et de notre réhabilitation ; des anciennes figures et de leur accomplissement ; des deux alliances ; du premier et du second avènement de Jésus-Christ ; de son incarnation, de sa passion, de sa résurrection, de son ascension ; de la fin de l'homme ; du jugement dernier ; de la récompense des bons, de la punition des méchants. Mais il est surtout nécessaire de les instruire de tout ce qu'il faut croire sur la sainte Trinité, le premier de tous les mystères et le fondement de toute la religion : mystère où ceux qui sont chargés d'instruire les peuples ont divers écueils à éviter ; par exemple, de les porter à croire, en parlant contre la pluralité des dieux, qu'il n'y a en Dieu qu'une seule et même personne, et que ces trois noms augustes de Père, de Fils et de Saint-Esprit ne sont que des mots vides de sens ; ou de leur donner à penser, en établissant la distinction des personnes, que la divinité est un composé de trois substances étrangères les unes aux autres, sans liaison de principe, sans unité de nature et d'essence. Ici les deux excès opposés sont également à craindre ; et il faut bien se garder de ressembler à ceux qui, pour redresser un jeune arbre, le forceraient par un effort trop violent de rester courbé dans la direction contraire.

37. C'est faute de s'en tenir à ce point de précision si essentiel dans cet auguste mystère, que l'on a vu de nos jours l'athéisme, le judaïsme et le culte insensé de la pluralité des dieux répandre parmi nous, comme autant de fléaux, leurs funestes ravages. Sabellius de Libye est l'auteur de cette nouvelle sorte d'athéisme ; Arius d'Alexandrie ressuscita le judaïsme ; et quelques-uns qui se flattent d'être les plus orthodoxes, pour vouloir trop s'éloigner de ces deux excès, sont tombés dans une troisième erreur dont la conséquence serait qu'il existe plusieurs dieux. Quel moyen de tenir une route assurée au milieu de ces écueils ? Nul autre que de rester dans les bornes que la piété et la religion nous prescrivent. Ainsi rejetons l'impiété de Sabellius, qui, par je ne sais quelle transfusion absurde, ne tend à rien moins qu'à la destruction de la divinité. Non, les personnes sacrées qui sont en Dieu ne peuvent être mêlées et confondues, et cesser par là d'être ce qu'elles sont ; ce ne serait plus un Dieu, mais un monstre semblable à ces animaux fabuleux que les poètes ont inventés. Détestons pareillement l'emportement furieux d'Arius, qui sépare les natures, qui nous réduit à la stérilité et à l'indigence des Juifs, qui introduit une sorte de rivalité dans le sein de la divinité même, qui la circonscrit, qui la resserre, en la fixant dans celui-là seul qui n'est point engendré, et qui prétend que c'est anéantir l'essence de Dieu que de le reconnaître Père d'un Fils qui est vrai

Dieu lui-même, égal à son Père en toutes choses et de même nature que lui. Gardons-nous en même temps d'admettre dans la Divinité ces principes opposés ou subordonnés les uns aux autres, qui nous ramèneraient à la superstition des païens et à cette pluralité de maîtres et de dieux que le christianisme abhorre.

38. Loin de nous aussi ce zèle faux et outré que quelques-uns affectent tantôt pour la gloire du Père, et tantôt pour celle du Fils ; gloire qu'ils anéantissent lorsqu'ils semblent vouloir en rehausser l'éclat. Car comment le Père serait-il véritablement Père, si la nature du Fils était différente de la sienne, et si ce Fils n'était qu'une pure créature ? Il est hors de doute que ce qui est étranger au Père ne saurait être engendré du Père, non plus que ce qui est mêlé et confondu avec le Père. Comment, d'un autre côté, le Fils serait-il lui-même véritablement Fils, s'il n'avait une relation essentielle au Père comme à son principe ? Le Père enfin, perdant le titre de la paternité divine, ne perdrait-il pas ce qu'il a de plus glorieux ? Non, il ne serait plus alors le principe de rien qui fût vraiment digne de lui, ou plutôt à peine mériterait-il le nom de principe, s'il ne l'était de cette divinité et de cette bonté souveraine que les intelligences célestes contemplent dans le Fils : dans le Fils, son Verbe, sa parole vivante et subsistante ; et dans le Saint-Esprit, qui est lui-même toujours vivant et subsistant, et qui procède éternellement de sa fécondité. Il faut donc se borner à croire fermement l'unité d'un Dieu et confesser hautement la Trinité des personnes divines réellement distinctes l'une de l'autre.

39. Mais ces vérités sont trop grandes et trop sublimes pour les traiter ici à la hâte, et comme en passant. Il faudrait, pour en parler dignement, un temps plus considérable, et même une pureté, une sainteté de vie dont je ne puis me prévaloir. Ou plutôt il faudrait que l'Esprit saint parlât lui-même par ma bouche, et qu'il daignât nous remplir, vous et moi, de sa grâce divine. Car c'est par lui seul que nous pouvons découvrir et annoncer les perfections de Dieu ; c'est par lui seul que vous pouvez vous-même les comprendre ; il n'est donné qu'à cet esprit de pureté d'approcher de la pureté même et de révéler aux hommes celui qui n'a qu'une même nature avec lui. Que si j'ai parlé brièvement de ces augustes mystères, je n'ai eu d'autre but que de faire sentir la difficulté de traiter un si grand sujet, surtout en présence d'une multitude de personnes de tout âge, de toutes conditions, de manière à s'élever ou à descendre au niveau de toutes les intelligences, de remuer tous les ressorts qui font agir leur âme avec l'art d'un habile musicien, qui sait former de l'accord de mille sons divers une harmonie parfaite. Trois choses sont nécessaires pour que nos discours ne demeurent pas stériles et sans fruits. D'abord, de la part de l'orateur, un esprit sage et éclairé et une éloquence persuasive, puis, du côté de l'auditeur, une grande docilité. Or, rien de plus commun que de voir toutes ces conditions manquer à l'orateur, rien de plus rare que de les trouver toutes réunies. Tantôt l'orateur est dépourvu d'intelligence ou de lumière ; tantôt sa diction est faible ou languissante : tantôt enfin l'auditeur n'apporte point à la parole de Dieu cette attention, cette docilité, cette pureté de cœur qu'elle exige. Et cependant l'absence d'une seule de ces conditions suffit pour faire perdre à la vérité toute sa force et tout son ascendant. Ceux qui enseignent les sciences humaines trouvent dans le zèle de leurs disciples un utile auxiliaire, qui rend leur tâche plus facile et leur succès plus assuré. Mais ici ce zèle même est un obstacle ou un danger de plus.

40. On sait qu'il s'agit de Dieu, du salut, de nos espérances futures, de tout ce qu'il y a de plus grand, de plus important pour l'homme, et l'on accourt à nos instructions comme à une espèce de combat ; on se laisse emporter à toute l'impétuosité d'un faux zèle, et plus ce faux zèle est ardent, plus la résistance à nos discours est opiniâtre ; la condescendance n'est plus regardée comme l'effet d'une piété éclairée, mais comme une lâche trahison de la vérité. On est disposé à tout sacrifier plutôt que de renoncer à ses préjugés, plutôt que d'abandonner des opinions dans lesquelles on a été élevé. Il ne faudrait pourtant pas en conclure que des hommes de ce

caractère soient dépourvus de toute modération et de toute vertu : j'avoue que lors même qu'ils s'égarent, c'est par zèle pour la religion, quoique ce zèle ne soit pas selon la science. Aussi, je ne prétends pas les confondre avec ces serviteurs infidèles, qui, connaissant la volonté de leur maître, refusent de s'y soumettre avec opiniâtreté : non, sans doute ; leur jugement sera moins rigoureux et leur châtiment moins sévère. Nous devons même espérer qu'un jour cette même religion dont ils se sont faits les défenseurs, les ramènera à des sentiments plus modérés ; et que la parole divine, semblable au fer qui fait jaillir l'étincelle du caillou, frappera leur intelligence, et y produira tout à coup cette vive lumière de la vérité, dont ils recèlent en eux le germe et qu'ils sont dignes de voir dans tout son éclat.
Rom 10.2 ; Lc 12.47

41. Mais que dire de ceux qui par ambition, ou par l'amour d'une vaine gloire, proclament hautement l'iniquité ? Que dire de ces autres Jannès, de ces autres Mambrès, qui lèvent insolemment l'étendard de la révolte, non plus contre Moïse, mais contre la vérité même, à laquelle ils font une guerre implacable ? Que dire de ceux qui joignent à une ignorance profonde la témérité, sa compagne ordinaire, repoussent tout ce qui pourrait les éclairer, et, semblables à ces animaux immondes dont parle l'Évangile, foulent aux pieds les perles précieuses de la parole de Dieu ?
Ps 72.8 ; 2 Tim 3.8 ; Ex 7 ; Mt 7.6

42. Que dirais-je enfin de ceux qui n'ont aucun système, aucun principe arrêté sur tout ce qu'il y a de fondamental dans la religion, qui prêtent une oreille également attentive à toute sorte de doctrines, et qui, après avoir écouté tous les avis, prétendent ne s'en rapporter qu'à eux-mêmes, c'est-à-dire aux plus mauvais juges de la vérité, pour choisir dans chaque opinion particulière ce qui leur semble le plus sage et le plus sûr ? Qu'arrive-t-il de là ? c'est qu'ils ne savent à quoi se fixer. Tantôt une chose leur paraît probable, tantôt une autre. Fatigués enfin d'avoir été tour à tour le jouet de mille sentiments opposés, de s'être laissé emporter à tout vent de doctrine, comme ces terrains sablonneux où les caractères s'impriment et s'effacent avec la même facilité, les insensés se jettent dans un excès contraire ; ils traitent toutes les opinions avec un égal dédain ; notre foi sainte elle-même n'est plus pour eux qu'un objet de dérision et de mépris : ils n'y trouvent rien de solide, rien de certain, rien d'immuable, parce qu'ils la jugent d'après la fausse idée qu'ils s'en sont faite, et qu'ils lui attribuent par ignorance l'instabilité de leur esprit et de toutes les opinions humaines. Ils ressemblent à des aveugles qui nieraient la lumière et l'éclat du soleil, ou à des sourds qui ne voudraient point reconnaître l'existence des sons.
Eph 4.14

43. Ces hommes sont moins accessibles à la vérité que les âmes les plus ignorantes ; la parole divine peut toucher celles-ci, rarement fera-t-elle impression sur ceux-là. Les uns sont comme une cire neuve, où s'impriment aisément tous les caractères. Dans les autres, les anciennes empreintes ne laissent plus de place aux nouvelles, et tout s'y trouve mêlé et confondu, la vérité avec l'erreur. Il est plus facile, je l'avoue, de marcher dans un chemin battu que de se frayer soi-même une route à travers un affreux désert, où l'homme n'a laissé nul vestige de ses pas. On laboure avec moins de peine un champ depuis longtemps cultivé et sillonné en tous sens par la charrue qu'un terrain sauvage et inculte ; mais il n'en est pas ainsi de l'âme : quand les préjugés et les fausses doctrines y ont laissé des traces profondes, il est rare qu'elles puissent s'effacer. L'orateur zélé qui voudra y réussir doit s'imposer une double tâche ; d'abord, il lui faudra détruire les anciennes impressions, puis les remplacer par de nouvelles plus nobles, plus durables, et que rien ne puisse faire disparaître à l'avenir. Mais le cœur humain renferme tant de penchants dépravés qui s'opposent à toutes les vertus, et surtout à la docilité qu'exige la parole sainte ; les âmes que le démon a marquées de son sceau et qui se montrent

rebelles, à son exemple, sont en si grand nombre ; le ministre chargé de les instruire et de les diriger a tant d'obstacles à vaincre, que je ne puis en indiquer que quelques-uns, si je veux mettre des bornes à ce discours.

44. Que l'on se représente un homme qui entreprendrait de conduire et d'apprivoiser je ne sais quel monstre inouï, qui, participant aux divers instincts de tous les autres animaux, grands et petits, sauvages et domestiques, réunirait en lui seul tout ce qu'ils ont d'opposé et d'antipathique. Quelles peines, quels soins, quels travaux pour gouverner un tel monstre ! En effet, comme tous les animaux ne se nourrissent pas des mêmes aliments, ne se plaisent pas aux mêmes caresses, ne sont pas sensibles aux mêmes sons, ne s'accommodent pas du même régime, et que souvent ce qui plaît aux uns irrite ou effarouche les autres, il faudrait, pour réussir à élever un animal si prodigieux et à le rendre docile, un art d'une étendue immense, diversifié à l'infini, capable enfin de concilier tout ce qu'on peut imaginer de plus opposé et de plus incompatible. Celui qui est chargé de la conduite des âmes n'a pas une tâche moins pénible à remplir. suis, sur la terre, ressemble en quelque sorte à ce monstre, puisque c'est un corps composé de tant d'éléments divers, une société formée de tant de caractères différents. Il est donc nécessaire à un pasteur de réunir en lui les qualités en apparence les plus opposées, il faut qu'il ait l'art de se faire tout à tous ; il faut qu'il soit invariable, et qu'il sache en même temps prendre toutes les formes ; ferme et constant à ne jamais se départir des principes les plus sûrs et des règles les plus exactes, et tout à la fois plein de douceur et de condescendance à supporter les défauts de ceux qui se sont confiés à ses soins.

45. Tantôt il ne doit donner aux uns que du lait, c'est-à-dire ne leur proposer que les premiers éléments de la foi, les règles les plus simples de la morale, parce qu'ils ressemblent à des enfants qui viennent de naître, et que certaines vérités seraient une nourriture trop forte pour leur faiblesse. Incapables d'en supporter le poids, il leur arriverait ce qui arrive à ceux qui, étant d'une complexion délicate, prennent des aliments trop solides ; au lieu de s'approprier cette nourriture et d'en être fortifiés, elle les fatigue au contraire et les affaiblit.
Tantôt il doit communiquer aux autres cette sagesse qui convient aux parfaits ; car leur donner du lait et d'autres aliments trop légers, lorsque leur esprit est éclairé, qu'ils savent déjà par eux-mêmes distinguer la vérité de l'erreur, et qu'ils aspirent à tout ce que la religion a de grand et de sublime, ce serait s'exposer à les mécontenter, et ils auraient droit de se plaindre d'une conduite qui ne serait propre qu'à les laisser éternellement languir dans l'infirmité de l'enfance, en les privant de celte nourriture divine, qui, lorsqu'on la reçoit dans un cœur bien préparé, fortifie, fait croître le chrétien, et l'élève à cet état de grandeur et de perfection où sa destinée l'appelle.
Heb 5.12-14 ; 1 Cor 3.1-2 ; 2.6 ; Heb 5.14 ; Rom 14.2 ; Col 2.19 ; Eph 4.13

46. Mais où trouver un homme capable de remplir tant de devoirs si importants ? Voudrais-je ressembler à la plupart de ces âmes vénales, qui font un trafic honteux de la parole divine et qui abusent de l'autorité de leur ministère, pour altérer et corrompre la vérité, pour mêler l'eau avec le vin, je veux dire une doctrine basse, terrestre, rampante, qui s'écoule et se dissipe comme l'eau, à la céleste doctrine, à ce vin précieux qui fortifie le cœur de l'homme et le remplit d'une joie sainte. Lâches adulateurs qui ont deux poids et deux mesures, aussi habiles à flatter les inclinations perverses de ceux qui les consultent, qu'à satisfaire leurs propres passions ; vils imposteurs qui n'ont à débiter que de fausses maximes, et dont les discours mensongers naissent de la terre et retournent à leur origine ; qui, pour s'attirer de vains applaudissements, se préparent des maux aussi grands et aussi réels que la gloire à laquelle ils aspirent est frivole ; qui répandent le sang innocent des âmes trop simples et trop crédules, ce

sang dont Dieu leur demandera compte, et qui se creusent ainsi, sans y penser, un abîme de colère et de malédictions.
2 Cor 2.16-17 ; Es 1.22 ; Ps 103.15 ; Ezech 3.20 ; 33.8

47. J'aime mieux me confier à la conduite d'un sage pasteur, que d'être moi-même un conducteur aveugle, et je préfère la condition d'un disciple docile à celle d'un maître ignorant. Tels sont mes sentiments ; je ne crois pas qu'on puisse les condamner. Du moins je m'y attache comme au parti le plus sûr, persuadé que ne sachant ni ce que je dois dire, ni ce que je dois faire, il vaut mieux penser à m'instruire que d'entreprendre d'enseigner les autres. Heureux celui qui, dans une extrême vieillesse, aurait acquis assez de sagesse et d'expérience pour soutenir une âme qui commencerait à peine à former les premiers pas dans la voie de la piété chrétienne ! Que penser donc de ceux qui prétendent guider les autres avant que de savoir se conduire eux-mêmes ? N'agissent-ils pas en novices dans un ministère qui demande toute l'habileté et toute l'expérience des plus grands maîtres, et ne font-ils pas leur apprentissage aux dépens des âmes qui leur sont confiées ? Je ne crains point de le dire : il faut qu'ils soient les plus insensés ou les plus téméraires des hommes ; les plus insensés, s'ils ne reconnaissent pas leur insuffisance ; les plus téméraires, si, tout en la reconnaissant, ils osent néanmoins se charger d'un aussi redoutable fardeau.

48. C'était une loi sagement établie parmi les Hébreux de ne point permettre avant un certain âge la lecture de plusieurs passages des livres saints, parce que tous n'étant pas capables d'en pénétrer le sens mystérieux, cette lecture, loin d'être utile, pourrait devenir un objet de scandale à ces esprits faibles qui ne s'attachent qu'à la lettre. Il y avait donc certains livres de l'Écriture qui étaient mis entre les mains de tout le monde, sans distinction d'âge : c'étaient ceux dont le sens littéral ne présentait rien qui ne plût être utile à tous. D'autres, qui, sous le voile des expressions les plus communes, cachaient de profonds mystères, et dont l'intelligence ne pouvait être que le fruit d'un travail assidu, joint à une grande pureté de cœur, n'étaient confiés qu'à ceux qui avaient vingt-cinq ans accomplis. On ne croyait pas qu'avant cet âge l'homme plût avoir acquis cette noblesse de pensées et de sentiments qui l'élève au-dessus de tout ce qui est sensible et terrestre, et qui le fait passer de la simplicité de la lettre à l'intelligence du sens caché qu'elle renferme.

49. Nous devrions de même avoir des règles fixes pour déterminer le temps et la manière de s'instruire avant que de passer à l'instruction des autres, règles qui devraient être aussi stables que ces pierres placées autrefois pour servir de bornes aux tribus qui habitaient les deux rives du Jourdain. Mais il n'en est pas ainsi parmi nous : tout au contraire y est dans une confusion étrange ; nous ne savons ce que c'est que d'étudier les talents et les différents caractères, afin d'assigner ensuite à chacun le rang qui lui convient. Nous n'attachons pas à ces choix une aussi haute importance : nous nous montrons moins scrupuleux. A peine sommes-nous sortis de l'enfance, que nous osons pour la plupart, sinon tous, nous ériger en maîtres et en docteurs ; oui, quand nous ne faisons encore que bégayer, avant de connaître les noms des livres saints, de savoir distinguer l'Ancien Testament du Nouveau, de pouvoir en citer les auteurs ; avant même d'avoir effacé la tache honteuse que le péché a imprimée à notre âme, pourvu que nous sachions répéter quelques mots de l'Écriture, que nous n'avons pas même puisés à leur source, mais que nous avons recueillis çà et là, pour les avoir entendus, pourvu que nous ayons parcouru rapidement les psaumes de David, que nous puissions rassembler convenablement les plis de notre manteau, et nouer notre ceinture en philosophes : ô l'illustre prélat ! s'écrie-t-on, qu'il est bien digne de gouverner le troupeau de Jésus-Christ ! Pourquoi non ? Samuel ne fut-il pas consacré à Dieu dès le berceau ? En conséquence, nous nous considérons comme des sages, des esprits profonds, de rares et sublimes génies, versés dans tout ce que la science

divine a de plus élevé, nous imitons les scribes et les docteurs de la loi, nous voulons, comme eux, être appelés maîtres, et nous nous donnons à nous-mêmes le nom d'hommes spirituels. En effet, nous n'avons garde de nous arrêter dans l'étude des Écritures à l'écorce de la lettre, nous découvrons partout un sens mystérieux et caché. Mais à quoi se réduisent ces belles découvertes ? à des songes, à des visions, à de pures extravagances. Puis, si l'on nous refuse les éloges que nous croyons mériter, nous éprouvons les plus vifs sentiments d'indignation : là se bornent du moins les caractères les plus doux et les plus modérés. Mais quant à ceux qui affectent un plus grand zèle et une plus grande piété, ils vont plus loin, ils nous condamnent hautement, nous tourmentent, nous persécutent de mille manières, ne nous laissent aucun repos, refusent de communiquer avec nous, et nous mettent au rang des impies et des scélérats.
1 Sam 2.11 ; Mt 23.7

50. Mais je les conjure de vouloir bien souffrir que je leur adresse la parole en ces termes : Dites-moi, je vous prie, illustres prélats, que pensez-vous de l'art de la musique ou de la danse ? en faites-vous quelque cas ? Oui, sans doute, me répondront-ils. Mais cette science sublime qui forme les sages, et qui nous élève à la connaissance de toutes les choses divines et humaines, dans quel rang la mettez-vous ? Lui donnez-vous la préférence sur les arts dont nous venons de parler, ou doivent-ils l'emporter sur elle ? Oh ! la sagesse, diront-ils, est d'un ordre supérieur, et ce qui peut y conduire est préférable à toutes les autres sciences. Ils auront assez de bonne foi et de franchise pour faire cet aveu. Eh quoi ! vous savez que pour devenir habile dans la musique et dans un art aussi futile que celui de la danse il faut une application pénible et soutenue, un exercice long et fatigant, souvent même faire de grandes dépenses, chercher des maîtres expérimentés, entreprendre de fréquents voyages, et se résoudre encore à beaucoup d'autres sacrifices ; et pour acquérir la sagesse, ce bien le plus grand et le plus précieux de tous les biens, qui renferme en lui seul tous les autres biens ensemble, de sorte que Dieu lui-même, parmi les titres qu'on lui donne, préfère ce nom à tous les autres noms ; pour l'acquérir, cette divine sagesse, vous croyez qu'il est superflu de faire le moindre effort, et que pour être sage il suffit de le désirer ! N'est-ce pas là le comble de la démence ? Mais vainement leur tiendrions-nous ce langage, vainement les hommes les plus prudents et les plus expérimentés chercheraient-ils à écarter avec précaution le voile qui couvre leurs yeux : ce serait semer sur la pierre, ou parler à des sourds. Ils ne sont pas même assez éclairés pour reconnaître leur ignorance. Aussi peut-on leur appliquer avec justice ce passage de Salomon : "Un des plus grands fléaux que j'aie vus sous le soleil, c'est un homme qui est sage à ses propres yeux". Non, il en est un plus funeste encore, c'est un pasteur aveugle qui ne soupçonne pas même son aveuglement, et qui entreprend de conduire les autres.
Lc 8.6 ; Eccli 25.12 ; Eccl 10.5 ; Prov 26.12

51. Le mérite n'a pas de plus cruel ennemi que la présomption, ni la vertu de plus grand obstacle à vaincre que l'amour de la vaine gloire. Si donc il fut jamais un mal qui mérita nos larmes et nos sanglots, c'est sans contredit celui que je déplore, et sur lequel je n'ai jamais cessé de gémir ; mais ne pouvant ni le guérir, ni même y porter remède, j'ai craint de l'entreprendre. Il faudrait, pour y réussir, quelque nouveau Pierre, quelque autre Paul, un des disciples du Sauveur enfin, qui, unissant dans leurs discours, dans leurs actions, la force et la douceur que la grâce attachait à leur ministère, se faisaient tout à tous, pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ. Quant à moi et à tous ceux qui me ressemblent, nous devons nous trouver heureux d'être sagement conduits par ceux qui sont chargés de corriger les abus et de rétablir les règles.
1 Cor 9.22

52. Mais puisque nous en sommes venus à parler de Paul et des autres disciples, arrêtons-nous ici un moment, et passons sous silence tout ce qu'ont eu à faire et à souffrir les Moïse, les

Aaron, les Josué, les Élie, les Samuel, les David, tous les prophètes, les apôtres et leurs successeurs, tous ces hommes divins, en un mot, qui, chargés de la conduite du peuple, se sont signalés, soit par les lois qu'ils ont faites, soit par le don de prophétie, soit par leur valeur et leur sagesse dans les combats, et qui ont montré une constance inébranlable à supporter tant de travaux et de fatigues pour remplir dignement les devoirs du ministère que la Providence leur avait confié ; passant, dis-je, sous silence tous ces grands hommes, ne considérons que l'exemple de Paul, et qu'il serve à nous faire juger de quel poids effrayant est chargé celui qui entreprend de conduire les âmes, et ce qu'il lui faut de dévouement et d'habileté. Et afin d'être mieux compris, afin de donner aussi plus d'autorité à mes paroles, je vais laisser l'apôtre se peindre lui-même.

53. Je ne parle point des travaux, des veilles, des alarmes, des souffrances, de la faim, de la soif, du froid, de la nudité, des épreuves de tout genre auxquelles il fut exposé, tant de la part de ses ennemis déclarés que de ses ennemis secrets et cachés. Je ne vous rappellerai point non plus ces persécutions, ces complots, ces prisons, ces chaînes, ces accusations, ces tribunaux, ces mille genres de maux qui le menaçaient chaque jour, à toute heure ; ni cette périlleuse corbeille, ni cette grêle de pierres, ni ces verges sanglantes, ni ces longs voyages, ni ces dangers si multipliés ; dangers sur la terre, dangers sur la mer, dangers sous les flots, dangers dans les naufrages, dangers sur les fleuves, dangers du côté des voleurs, dangers de la part des faux frères ; je ne vous dirai rien de la nécessité où il était de vivre du travail de ses mains ; car alors le ministère évangélique n'était pas encore un trafic mercenaire ; je ne vous le représenterai point placé entre Dieu et les hommes, en spectacle au ciel et à la terre, n'envisageant, dans toutes les épreuves, dans tous les combats qu'il eut à soutenir, d'un côté, que le salut du genre humain, de l'autre, que la gloire de Dieu, à qui il voulait conquérir un peuple nouveau. Je ne veux vous entretenir que de son zèle, que de sa sollicitude, qui ne lui laissait aucun moment de repos. Mais ce zèle, comment le peindre, comment représenter dignement cette sollicitude pour toutes les églises, cette tendresse, compatissante pour tous les maux, cette charité fraternelle pour tous les hommes ? L'un d'eux était-il souffrant ? Paul partageait sa souffrance. Venait-il à tomber ? Paul se sentait dévoré d'un nouveau zèle pour son salut.
2 Cor 11.25-28 ; 1 Cor 9.18 ; 4.9 ; 2 Cor 11.29

54. Que dirai-je de ses travaux, de son habileté dans la prédication de la parole évangélique ; de son art dans l'application des remèdes ; de cette douceur et de cette sévérité qu'il savait si sagement combiner et tempérer l'une par l'autre, dans la crainte d'autoriser la lâcheté par trop de douceur, ou le découragement par un excès de sévérité. Vous le voyez établir des lois pour les maîtres et pour les serviteurs ; pour ceux qui commandent et pour ceux qui obéissent ; pour les hommes, et pour les femmes, pour les pères et pour les enfants ; pour le mariage et pour le célibat ; pour les plaisirs permis et pour la continence ; pour le savant et pour l'ignorant ; il s'adresse à tous les hommes, aux Juifs et aux gentils, aux disciples de Jésus-Christ et aux partisans du monde ; aux esclaves de la chair et à ceux qui vivent selon l'esprit. Il rend grâces à Dieu pour les uns ; il réprimande les autres ; il appelle ceux-ci à sa joie et sa couronne ; il accuse ceux-là de folie. S'ils marchent dans la voie de la vertu, il veut les accompagner et partager leur ardeur ; s'ils s'égarent, il les rappelle. Tantôt il pleure, et tantôt il est consolé ; tantôt il s'abaisse et descend jusqu'à eux, et tantôt il les élève jusqu'à lui. Tantôt il les nourrit de lait, et tantôt il leur développe les plus sublimes mystères. Tantôt il menace avec autorité, et tantôt il supplie avec douceur. Tantôt il s'humilie avec les humbles, et tantôt sa fierté étonne les plus superbes. Tantôt il s'appelle lui-même le dernier des apôtres, et tantôt il est prêt à donner des preuves éclatantes que Jésus-Christ parle par sa bouche. Tantôt il désire quitter ce monde, et son cœur se dilate à cette pensée ; tantôt il consent à demeurer encore

dans cette vie mortelle, pour l'intérêt de ceux à qui sa présence est nécessaire. Car ce n'est pas son propre avantage qui l'occupe, mais celui des enfants qu'il a donnés à Jésus-Christ par la prédication de l'Évangile. Et tel est aussi le caractère d'un vrai pasteur ; il doit négliger en toute occasion ses intérêts personnels, pour ne songer qu'au bien des autres.
Eph 4.9 ; Col 3.22 ; Rom 2.25 ss ; Phil 4.1 ; Gal 3.1 ; 2 Cor 2.8 ; 1 Cor 15.9 ; 2 Cor 13.3 ; Phil 1.23

55. Paul se glorifie de sa faiblesse et de ses souffrances. Mourir au monde avec Jésus-Christ, voilà sa joie et son triomphe. Il s'élève au dessus de tout ce qui est terrestre et sensible, et n'aspire qu'aux choses du ciel. Malgré sa science profonde, il déclare que tout ce qu'il peut apercevoir n'est qu'une ombre et un reflet de la réalité. Il n'obéit qu'aux inspirations de l'esprit, et cependant il châtie son corps et le traite en esclave rebelle. Que veut-il nous apprendre par là ? sinon que nous ne devons point nous enorgueillir des biens de la terre, ni tirer vanité d'une science qui enfle, ni flatter une chair criminelle qui se révolte contre l'esprit. Le zèle qui le dévore ne connaît point de bornes et n'admet point de distinction de personnes. Il prie, il veille, il combat pour tous. Prédicateur des gentils, défenseur des Juifs, tous, quels qu'ils soient, soumis ou non à l'empire de la loi chrétienne, deviennent le commun objet de sa sollicitude et de ses soins infatigables. L'ardeur qui l'anime dépasse même toutes les bornes, et, dois-je le dire ? l'excès de sa charité lui fait demander à Dieu d'être anathème pour ses frères, et de leur céder sa place auprès de Jésus-Christ ! ô dévouement sublime ! ô saints transports, que le zèle seul peut inspirer ! Jésus-Christ a été maudit pour nous, il a porté nos infirmités, il s'est chargé de nos douleurs ; Paul veut être comme un autre Jésus-Christ, ou plutôt le second après lui, puisqu'il ne refuse point de souffrir, d'être même traité en impie, pourvu que ses frères soient sauvés.
2 Cor 11.21 ; Rom 9.3

56. Mais je puis tout dire en un mot : Paul n'était plus à lui ; il était tout à Jésus-Christ et aux fonctions de son ministère. Le monde était crucifié en lui, et lui-même à son tour était crucifié pour le monde et pour toutes les choses du monde : ce monde ne renfermait rien qui ne fût au-dessous de son ambition. Et cependant il avait fait briller la lumière de l'Évangile sur tous les pays qui s'étendent de Jérusalem au fond de l'Illyrie ; il avait été enlevé jusqu'au troisième ciel ; la gloire du paradis lui avait été dévoilée ; il avait entendu des paroles mystérieuses. Tel fut Paul, tels sont les vrais pasteurs animés du même esprit. Et nous-mêmes, qui sommes-nous ? Ne devons-nous pas craindre, si l'on nous compare à ces grands modèles, de paraître semblables à ces princes de Tanis que le prophète représente comme frappés de vertiges, ou aces cœurs durs et avares, qui recueillent jusqu'au dernier épi après la moisson ? N'aurait-on pas droit de nous placer au nombre de ces séducteurs du peuple, qui le flattent pour en être flattés à leur tour, et qui, loin de guider ses pas, préparent eux-mêmes ses chutes ? Ne peut-on pas nous regarder avec justice comme des charlatans qui ne cherchent qu'à éblouir les hommes pour les dominer, comme des prélats jeunes d'âge, plus jeunes encore d'expérience, comme des pasteurs incapables de parler au cœur de Jérusalem et de diriger un peuple auquel ils ne peuvent donner ni vêtements ni nourriture ? Ne méritons-nous pas d'être appelés des prophètes d'iniquité, des chefs rebelles à Dieu, dignes de toutes les malédictions de ceux que nous laissons périr dans une horrible famine, et des reproches sanglants qu'Isaïe adressait jadis à ces pasteurs mercenaires, lorsqu'un séraphin eut purifié ses lèvres avec un charbon ardent ?
Gal 6.14 ; Phil 3.8 ; Rom 15.19 ; 2 Cor 13.2 ; Es 19.11 ; 9.16 ; 3.12 ; 3.4-7 ; 9.15 ; 8.21 ; 11.2

57. Mais puisque le fardeau du saint ministère est si pesant, qu'il nous impose des devoirs si pénibles, des difficultés si insurmontables, pourra-t-on disconvenir que la tristesse ne doive ronger le cœur de celui qui en est chargé, pour peu qu'il soit capable de comprendre et de sentir l'importance de ses fonctions ? et s'il n'est pas possible de se refuser à l'évidence, osera-t-on se flatter de pouvoir succomber impunément sous ce fardeau, et sans s'exposer au plus

affreux châtiment ? Cette pensée seule me frappe d'épouvante. J'entends d'un côté le prophète Osée qui nous déclare, à nous, prêtres du Seigneur, que nous devons nous attendre à un jugement terrible, si nous sommes placés au milieu d'Israël comme un piège et comme un filet tendu sur le Thabor, pour surprendre les âmes et les faire périr ; que les faux prophètes seront moissonnés par le fer, les juges iniques dévorés par le feu, et qu'enfin Dieu cessera un moment de consacrer les rois avec l'huile sainte, parce que c'est pour eux-mêmes et non par son esprit qu'ils règnent.
Prov 14.30 ; Os 5.1-2 ; 6.5 ; 7.7 ; 8.4

58. D'un autre côté le prophète Michée ne peut plus souffrir le spectacle de Sion qui s'élève dans le sang ; soit qu'on entende par le mot la perte des corps ou celle des âmes, ni la vue de Jérusalem qui est fondée sur l'injustice, parce que, ajoute le prophète, les juges se laissent corrompre par des présents, les prêtres enseignent pour un salaire, et les prophètes prédisent l'avenir pour de l'argent. Que doit-il arriver de là ? Que la charrue passera sur Sion comme sur un champ ; que Jérusalem deviendra un verger, et la montagne où est bâti son temple une épaisse forêt. Il gémit en même temps sur le petit nombre de ceux qui sont restés fidèles ; ils sont devenus si rares, que dans cette terre ravagée à peine peut-on trouver un épi de blé ou une grappe de raisin. Et pourquoi ? parce que le prince exige l'injustice, et que le juge se laisse séduire par la faveur. Puis, empruntant pour ainsi dire les paroles de David, il s'écrie : "Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saint". Enfin il leur déclare que ce qui leur reste encore de bien leur échappera rongé par les vers.
Mic 3.10 ss ; 7.3 ; Ps 11.1

59. Joël à son tour nous commande, à nous, ministres des autels, de pleurer, de gémir, de frapper notre poitrine, au milieu de cette cruelle disette. Bien loin de nous permettre la mollesse et la sensualité, dans les calamités publiques, il nous ordonne de sanctifier le jeûne et de faire pénitence. Quand la terre est frappée de stérilité, que les oblations et les sacrifices ont cessé dans la maison du Seigneur, il assemble les vieillards et les enfants, parce que ces deux âges sont les plus propres à exciter la compassion ; il exhorte surtout les prêtres à venir au temple, à s'humilier sous la cendre et le cilice, à se prosterner dans la poussière, afin de désarmer la colère de Dieu et de fléchir sa miséricorde.
Joel 1.13-14 ; Es 58.5

60. Mais que dirai-je du prophète Habacuc ? Indigné des injustices que commettent ceux qui sont établis juges en Israël, il ne trouve point d'expressions qui répondent aux transports de son zèle ; il ne se possède plus, il semble accuser Dieu même d'un excès de patience et de bonté : Jusques à quand, Seigneur, serez-vous sourd à mes cris ? jusques à quand crierai-je à la violence, sans que vous me sauviez ? Pourquoi m'avez-vous condamné à ne voir que des souffrances et des calamités ? Faut-il que je sois témoin de la destruction et de l'impiété ? Je l'ai vu, le jugement a été prononcé en ma présence, et le juge s'est laissé corrompre. Aussi la loi est-elle foulée aux pieds, et la justice n'a plus aucun pouvoir. Puis viennent les menaces du Seigneur : Soyez attentifs, prévaricateurs, et voyez ; admirez ma puissance, et pâlissez d'effroi ; car voici l'heure de ma vengeance. Pourquoi vous rapporter ici toute la suite de cette terrible malédiction ? Passons à de nouveaux traits, marqués dans le même prophète, et qui conviennent parfaitement à ce que je viens de dire. D'abord il s'adresse à un grand nombre de pécheurs qui s'abandonnaient à différents crimes, et il déplore leur aveuglement ; puis enfin il interpelle à leur tour ceux qui par leur doctrine sont les maîtres et les auteurs de l'iniquité qui règne en Israël. Il déclare que cette doctrine funeste n'est à ses yeux qu'un breuvage empoisonné, dont l'effet est de plonger l'esprit dans le trouble et dans l'ivresse ; que sa pernicieuse influence se répand sur tous ceux qui les approchent ; qu'alors ils portent leurs regards dans les ténèbres de leur propre cœur, dans cet antre affreux, qui est le repaire des

serpents et d'une multitude de reptiles, c'est-à-dire de pensées impures et criminelles. Tels sont ces apôtres du mensonge, telles sont les doctrines qu'ils nous enseignent.
Hab 1.2-5

61. Puis-je passer sous silence Malachie ? Tantôt il invective amèrement contre les mauvais prêtres, il leur reproche avec force de mépriser le nom du Seigneur, parce que, dans les sacrifices qu'ils offrent au Roi des rois pour acquitter un vœu, ils n'apportent point à son autel les prémices de leurs fruits, mais des pains souillés, des victimes blessées, malades, impures, abominables, qu'ils n'oseraient présenter sans rougir à aucun de leurs chefs ; tantôt il rappelle aux lévites le souvenir de l'alliance de vie et de paix que Dieu avait faite avec Lévi leur père ; et il les engage, à son exemple, à craindre le Seigneur, et à trembler d'épouvante en sa présence. La loi de vérité, leur dit-il, était dans sa bouche, et jamais l'iniquité ne souilla ses lèvres. Fidèle à suivre la voie de la paix et de la justice, il marcha toujours avec moi, et arracha plusieurs de ses frères des sentiers de la perdition. Car, ajoute-t-il, les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche que les peuples recevront les oracles de ma loi. Et pourquoi ? La raison qu'il en donne est admirable et terrible tout à la fois. C'est qu'il est l'ange du Tout-Puissant. Je passe les malédictions qui viennent ensuite, pour ne rien dire ici qui soit de mauvais augure pour nous ; mais je tremble qu'on ne puisse nous les appliquer avec vérité. Je m'arrête à ce seul trait du même prophète, qui a quelque chose de plus modéré, et tout à la fois de plus direct : Est-il digne de moi, s'écrie le Seigneur, de jeter désormais un regard favorable sur vos sacrifices et d'accepter ces présents de vos mains ? Dieu témoigne ainsi sa colère contre les mauvais prêtres, et réprouve leurs sacrifices à cause de leurs dérèglements.
Mal 1.7 ; 2.6-7 ; 2.13-15

62. Quant à Zacharie, toutes les fois que je pense à ce prophète, je frémis à la vue de cette faux qui menace les mauvais prêtres, et je ne suis pas moins effrayé de tout ce qu'il dit contre eux. La peinture qu'il fait ensuite du grand prêtre Jésus, qui paraît d'abord couvert d'un vêtement impur et souillé, puis dans toute la splendeur des habits sacerdotaux, cet ange qui s'entretient avec lui et lui donne des ordres, tout cela renferme de si grands mystères que je n'ose les dévoiler. Je craindrais d'ailleurs que la plupart des prêtres d'aujourd'hui ne fussent incapables d'en porter le poids. J'avertirai seulement que ce qu'il y a ici de plus remarquable, de plus effrayant, de plus propre à nous inspirer la vigilance, c'est le démon placé à la droite du grand prêtre pour le combattre.
Zach 5.1 ; 3.1 ss

63. Mais pour en venir à ce qui est dit des autres pasteurs dans le même prophète, peut-on écouter de sang-froid les plaintes, les accusations qu'il élève contre eux et les reproches sanglants qu'il leur fait ? Est-il une âme assez audacieuse, un cœur assez endurci, pour n'en être pas effrayé et touché tout à la fois ? J'entends la voix des pasteurs qui gémissent sur la chute de leur grandeur et de leur magnificence, la voix de ces lions rugissants qui déplorent leurs maux. Il semble les voir, les entendre : il partage leurs douleurs, il pleure et souffre avec eux. Il enchérit encore sur ce qu'il vient de dire, et il ajoute : Allez, pasteurs, paissez ces brebis destinées au carnage, que leurs maîtres égorgeaient sans pitié, sans remords, qu'ils vendaient en disant : Béni soit le Seigneur, nous voici devenus riches ! et pour lesquelles ils n'éprouvaient aucun sentiment de compassion. C'est pourquoi je serai moi-même impitoyable, dit le Seigneur, le Dieu tout-puissant, et je n'épargnerai plus les habitants de cette terre. Glaive, réveille-toi, dit-il encore, lève-toi contre ces pasteurs. Et plus loin : Frappez les pasteurs et sauvez les brebis ; car voici que j'étendrai ma main sur les pasteurs. Et ailleurs : Ma fureur s'est allumée contre les pasteurs : et je visiterai moi-même les agneaux. II semble que le prophète ne puisse pas se lasser d'accumuler contre les prêtres et contre les conducteurs du

peuple menaces sur menaces, toutes si terribles que je craindrais de vous fatiguer si je m'arrêtais plus longtemps à les parcourir.
Zach 10.3 ; 11.3-6 ; 13.7

64. Je dois passer également sous silence ce qui est rapporté dans le prophète Daniel au sujet de ces deux vieillards qui avaient été établis juges d'Israël, qui paraissaient conduire le peuple avec équité, et qui furent, comme l'avait prédit le Seigneur, la source impure d'où sortit l'iniquité et le scandale au milieu de Babylone. Mais que dirai-je du prophète Ézéchiel ? Comment porter le poids des discours de cet homme divin, spectateur et interprète de tant de profonds et sublimes mystères ? Il commande aux pasteurs de déclarer hautement au pécheur son crime, de lui montrer le glaive suspendu sur sa tète ; de ne point trahir leur ministère par un silence qui leur serait aussi fatal qu'au pécheur lui-même, mais de lui donner, au contraire, des avertissements salutaires et pour eux et pour lui, s'il veut en profiter ; salutaires pour eux seuls s'il les rejette.
Dan 13.5 ; Ezech 33.2 ss

65. Comment enfin soutenir les anathèmes que l'ardeur de son zèle lance contre les pasteurs ? Malédiction sur malédiction ! s'écrie-t-il ; calamité sur calamité ! On demandera vainement des visions au prophète, la loi de Dieu périra dans la bouche du prêtre, et la sagesse dans les vieillards. Ensuite : Fils de l'homme, va dire à ce peuple : Tu es une terre stérile que la pluie n'a point arrosée au jour de la colère. Ses chefs, ses pasteurs sont comme des lions rugissants, qui vivent de violence et de rapine et n'usent de leur puissance que pour dévorer les âmes ; ses prêtres ont méprisé ma loi, ils ont violé mon sanctuaire ; ils n'ont point discerné les choses saintes des profanes ; ils n'ont point distingué entre le pur et l'impur ; ils ont détourné les yeux de mes solennités, et j'ai été déshonoré au milieu d'eux. Dieu les menace ensuite de réduire en poudre la muraille et ceux qui la blanchissent, c'est-à-dire qu'il enveloppera dans une ruine commune et les peuples qui font le mal et les pasteurs qui l'autorisent par leur silence ; et qu'il exterminera enfin tous ces princes, tous ces prêtres qui conduisent Israël au gré de leurs passions et l'écartent de la voie du salut.
Ezech 7.26 ; 22.24-26

66. Je ne retracerai point ici le tableau qu'il nous présente de ces pasteurs qui se paissent eux-mêmes, qui se nourrissent du lait de leurs brebis et se couvrent de leurs toisons ; qui égorgent les plus grasses et ne songent nullement à faire paître leur troupeau ; qui ne soignent point les malades, ne pansent point les blessées, ne cherchent point à ramener celles qui s'égarent ni à retrouver celles qui se perdent ; ils ne s'appliquent point à les fortifier ; ils songent plutôt à les épuiser de fatigue et à les faire périr à dessein. Ainsi, faute de bons pasteurs, les brebis ont été dispersées dans les champs et sur les montagnes, abandonnées aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces, parce que nul ne s'occupe de les chercher et de les ramener au bercail. Mais, j'en jure par moi-même, dit le Seigneur, ce ne sera pas impunément que mes brebis auront été ainsi traitées, ma main s'étendra sur ces pasteurs : j'arracherai mes brebis d'entre leurs mains. Je les rassemblerai, j'en prendrai soin, et j'accablerai ces méchants pasteurs de tous les maux que leurs crimes ont mérités.
Ezech 34.2-8

67. Mais je ne veux pas prolonger ce discours au-delà des bornes, en passant en revue tous les prophètes. Je ne dirai plus qu'un mot de Jérémie. Ce prophète, sanctifié dès le sein de sa mère et destiné au grand ministère qu'il devait remplir, souhaite que ses yeux soient changés en deux sources de larmes pour pleurer amèrement les maux d'Israël ; mais il déplore encore davantage l'iniquité des chefs et des conducteurs du peuple.
Jer 1.5

68. D'abord il fait parler le Seigneur, qui leur adresse ces reproches : Les prêtres n'ont point demandé : Où est le Seigneur ? et les dépositaires de ma loi ne me connaissaient point ; les pasteurs agissaient en impies révoltés contre moi. Il prend ensuite lui-même la parole : Les pasteurs, dit-il, ont agi en insensés ; ils n'ont point cherché le Seigneur : c'est pourquoi le troupeau est resté sans intelligence, et tous, brebis et pasteurs, ont été dispersés. Puis le Seigneur parle encore ainsi : La plupart des pasteurs ont détruit ma vigne ; ils ont foulé aux pieds la plus belle portion de mon héritage ; ils en ont fait un affreux désert. Plus loin Dieu les frappe de ces anathèmes : Malheur aux pasteurs qui dispersent et déchirent les brebis de mes pâturages ! Voici donc ce que dit le Seigneur aux pasteurs de mon peuple : Vous avez dispersé les brebis de mon troupeau ; vous les avez chassées ; vous ne les avez point visitées ; mais je m'en vengerai moi-même, et ma vengeance égalera vos crimes. Enfin le prophète commande aux pasteurs de pousser des hurlements et au bélier du troupeau de jeter des cris, parce que le moment fatal est venu, et qu'ils vont être immolés.
Jer 2.8 ; 10.21 ; 12.10 ; 23.1-2 ; 25.34

69. Mais pourquoi interroger les prophètes de l'ancienne loi ? Nous connaissons les règles que saint Paul prescrit aux évêques et aux prêtres ; nous savons qu'il leur impose le devoir d'être sobres, chastes, tempérants, ennemis de toute violence, capables d'instruire, et d'une conduite si sainte et si irréprochable, que les méchants mêmes ne puissent l'attaquer. Et cependant où sont ceux parmi nous qui, venant à s'examiner sur ces règles, ne reconnaissent qu'ils sont bien éloignés de la perfection qu'elles exigent ? Rapporterai-je les ordres que Jésus Christ donne à ses disciples lorsqu'il les envoie prêcher l'Évangile ? le détail en serait trop long. Il me suffira de les indiquer sommairement. Ils doivent se montrer si vertueux, si humbles, si détachés du monde, en un mot, si divins, que leurs mœurs et leur conduite, non moins que leur doctrine et leurs discours, puissent contribuer à la propagation de la foi.
1 Tim 3.2-3 ; Tit 1.7 ; Mt 10.9 ; Lc 9.3

70. Ce qui m'épouvante, ce sont les reproches sanglants que le Sauveur adresse aux scribes et aux pharisiens. Et nous, à qui le Seigneur a imposé le devoir de les surpasser en vertus et en mérites, si nous voulons conquérir le royaume des cieux, quelle ne sera pas notre honte si nous sommes trouvés plus vicieux encore ! si l'on peut nous appeler comme eux, à juste titre, des serpents, des races de vipères, des guides aveugles, des hypocrites qui épargnent un moucheron et avalent un chameau, des sépulcres blanchis, des vases embellis au dehors, mais au dedans pleins de corruption ; et nous appliquer tous les autres traits qui caractérisent les mauvais pasteurs !
Mt 23.13 ss

71. Ces tristes pensées m'affligent et le jour et la nuit ; elles glacent mon cœur d'effroi et portent la terreur jusque dans la moelle de mes os ; elles éloignent de moi l'ombre même de la présomption et me défendent de marcher le front levé ; elles abattent mon courage, arrêtent l'essor de mon intelligence et enchaînent ma langue ; trop heureux si je puis, non pas conduire et corriger les autres, cette noble tâche exige une surabondance de vertu que je ne possède pas, mais éviter de moi-même le poids de la colère de Dieu, qui nous menace, et préserver mon âme de la contagion du vice. Il faut, pour purifier les autres, être pur soi-même ; pour les remplir de sagesse, être sage ; pour les sanctifier, être saint ; pour les éclairer, être lumière ; il faut enfin, pour les conduire à Dieu, entrer d'abord dans la voie qui mène à lui ; puis les prendre par la main et les diriger par les conseils de la prudence.

72. Et quand donc serez-vous en état de remplir ces devoirs, disent ces hommes téméraires, inconsidérés, qui renversent le lendemain ce qu'ils ont édifié la veille ? Enfouirez-vous toujours le talent que Dieu vous a confié, et ne mettrez-vous jamais la lampe sur le

candélabre ? disent encore quelques-uns de mes amis, plus ardents à suivre les mouvements de l'affection qu'ils me portent qu'attentifs à consulter les intérêts de la religion. Voulez-vous savoir ma réponse, vous dont j'admire la hardiesse et le courage ? eh bien ! la voici : c'est que, quand j'aurais employé ma vie tout entière à me préparer à ces fonctions redoutables, et que j'attendrais, pour m'y engager, jusqu'à une extrême vieillesse, je ne croirais pas que ce fût trop différer. La vieillesse unie à la prudence n'est-elle pas préférable à une jeunesse inexpérimentée, une sage lenteur à une précipitation inconsidérée, un règne légitime, quoique de courte durée, à une longue usurpation ? comme un diamant d'un grand prix, malgré son petit volume, l'emporte sur un amas immense d'objets de peu de valeur, ou même de richesses qui peuvent se détériorer ; un peu d'or sur beaucoup de plomb ; un rayon de lumière sur les plus épaisses ténèbres.
Mt 5.15 ; 25.15

73. N'est-il pas à craindre que cet entraînement d'un zèle téméraire et irréfléchi ne ressemble à cette semence tombée sur la pierre, qui, ne rencontrant point dans le sol la profondeur nécessaire à son développement, se dessèche aux premières ardeurs du soleil ; ou encore, à ces édifices élevés sur le sable, qui ne peuvent résister à la pluie ni au moindre vent ? Malheur à toi, ville dont le roi est trop jeune ! dit Salomon. Il dit encore : Ne soyez point trop prompt à parler. Il a voulu nous marquer par là que si la précipitation est dangereuse dans les paroles, elle l'est bien davantage encore dans les actions. Qui osera donc, au mépris de tant de raisons si fortes, de tant de motifs si légitimes de crainte, se livrer ici à cette précipitation toujours si fatale, et la préférer à la sûreté et à tous les autres avantages qui ne se rencontrent que dans la retenue et la circonspection ?
Quoi ! en sera-t-il du dépositaire et du défenseur de la vérité comme d'une statue d'argile, qui se pétrit et se façonne en quelques instants ? Celui qui est destiné par son ministère à entourer avec les anges l'autel céleste, à glorifier Dieu avec les archanges, à offrir à l'éternelle Majesté les sacrifices de la terre, à partager le sacerdoce de Jésus-Christ, à rétablir dans les âmes l'image de Dieu détruite par le péché, à élever de ses mains la sainte Jérusalem, et, pour dire quelque chose de plus grand encore, celui qui doit être appelé à transformer les hommes en autant de dieux, sera-t-il l'ouvrage d'un jour, d'un moment ?
Mt 13.5 ; Lc 8.6 ; 6.48 ; Mt 7.26 ; Eccl 10.16 ; Prov 29.20

74. Je connais la grandeur infinie de Dieu, dont nous sommes les ministres, et notre extrême bassesse ; je vois l'intervalle immense qui sépare notre dégradation présente de la gloire qui nous est réservée ; je n'ignore point non plus à quel degré de puissance nous élève le saint ministère ; notre front touche le ciel, et nous foulons du pied la terre. Mais le ciel, comment pouvons-nous le conquérir, nous malheureux esclaves du péché ? comment, du sein de notre prison terrestre et des ténèbres épaisses qui nous enveloppent de toutes parts, parvenir à la contemplation de cette pure et souveraine intelligence ? comment s'élever jusqu'aux choses éternelles et invisibles quand on est assujetti à la matière et aux sens ? L'âme la plus sainte, la plus dégagée de la terre, est à peine digne de contempler la plus faible image de cette beauté souveraine, comme on aperçoit le soleil réfléchi dans les eaux. Quel est celui dont la main peut contenir l'immensité des mers, mesurer l'étendue des cieux, et soutenir le poids de la terre, qui pèse les montagnes et met les collines dans la balance ? où est le lieu et le centre de son repos, et qui oserait-on lui comparer sur la terre ?
Prov 25.31 ; Es 40.12 ; 66.1 ; 40.18-25

75. Quel est celui dont la parole a tiré l'univers du néant, qui a créé l'homme dans sa sagesse, qui a réuni en lui les deux substances les plus opposées, l'une matérielle, visible, périssable, terrestre ; l'autre spirituelle, invisible, immortelle et céleste ; qui, de leur union intime, a formé un être qui tout à la fois s'élève jusqu'à Dieu et peut le comprendre, et qui cependant s'en

trouve le plus éloigné au moment où il croit s'en approcher davantage ? J'ai dit, s'écriait Salomon : Je de viendrai sage ; et la sagesse a fui encore plus loin de moi. Oui, nous l'éprouvons tous les jours, en augmentant la somme de nos connaissances, nous augmentons aussi celle de nos peines ; car nous sommes plus affligés de ce qui échappe à notre intelligence que satisfaits des faibles lumières que nous pouvons acquérir. La sagesse divine est comme une eau vive qui trompe la soif ardente qui nous dévore, effleure nos lèvres et s'enfuit ; comme une ombre qui s'évanouit au moment où nous croyons la saisir ; comme un éclair qui ne brille un instant à nos yeux que pour nous replonger aussitôt dans les ténèbres.
Ps 32.6 ; Eccl 7.24 ; 1.8

76. Ces considérations ne suffisaient-elles pas pour m'humilier et me retenir au dernier rang des serviteurs de Dieu ? N'était-il pas plus sage d'écouter en silence la voix qui publie sa magnificence et sa gloire que d'entreprendre une tâche au-dessus de mes forces, en osant expliquer moi-même de si grands mystères ? A peine ces esprits bienheureux, ces pures intelligences qui ne sont elles-mêmes que splendeur et que lumière, peuvent-elles soutenir l'aspect de la majesté de Dieu, dont la lumière est si pure, si inaccessible, que l'abîme est son vêtement et sa demeure les ténèbres. Il est partout, dans toutes les parties de l'univers, et au-delà des bornes de l'univers ; il éclaire toutes les intelligences et échappe à la pénétration des plus sublimes intelligences : beauté suprême, qui est elle-même toute beauté et au-dessus de toute beauté ; dont les charmes nous attirent, mais qui s'enfuit à mesure que nous en approchons, qui nous échappe au moment où nous croyons la saisir, et qui nous entraîne ainsi et nous élève avec elle jusqu'au ciel.
Ps 25.7 ; 103.6 ; 17.12

77. Telle est la grandeur de notre destinée ; tel est le bonheur auquel nous aspirons : tel doit être aussi l'introducteur des âmes auprès du céleste époux. Hélas ! n'ai-je pas à craindre d'être jeté honteusement, pieds et mains liés, hors de la salle du festin où doivent se célébrer ces noces immortelles, pour avoir eu la témérité de m'y présenter sans être revêtu de la robe nuptiale ? Et cependant, s'il m'est permis de rappeler ici certaines circonstances de ma vie que peu de personnes connaissent, je puis dire que j'ai été invité à ce banquet divin dès ma plus tendre enfance. A peine sorti du sein de ma mère, je fus en quelque sorte déposé dans le sein de Dieu ; j'étais à lui par un vœu de ma mère : je confirmai moi-même ce vœu dans un grand danger. Dès ce moment je me sentis animé d'une ferveur qui s'accrut avec l'âge ; et la raison, en se développant, ne fit qu'affermir ma résolution de me donner tout à Dieu. Biens, gloire, richesses, et ma santé, et mon peu de talent, je sacrifiai tout à celui qui m'avait sauvé et choisi lui-même pour son partage : le seul fruit que j'aie retiré de tous ces avantages, ce fut de les mépriser pour m'attacher uniquement à Jésus-Christ. Dès lors la parole de Dieu fit toutes mes délices, elle avait pour moi la douceur du miel ; j'invoquai la sagesse, et je lui consacrai ma voix. Je m'appliquai encore à modérer ma colère, à mettre un frein à ma langue, à régler mes yeux, à vaincre mon intempérance, à fouler aux pieds la gloire humaine. Je rougis de parler de la sorte ; cependant je puis dire que sur tous ces points je ne le cède guère à la plupart des hommes.
Mt 23.13 ; Ps 21.11 ; 118.103 ; 18.11 ; Prov 16.24 ; 2.3

78. Mais il est un degré de sagesse auquel je ne saurais atteindre, c'est d'accepter un ministère qui m'élève au-dessus des autres et m'impose le devoir de les gouverner, quand je ne sais pas encore me conduire moi-même ; qui a pour objet de les sanctifier, quand j'ai fait si peu de progrès dans ma propre sanctification. Ce dévouement, je l'avoue, est au-dessus de mes forces, surtout dans un temps comme celui-ci, où l'on est déjà trop heureux en voyant les hommes agités, emportés çà et là par la tempête, de pouvoir s'y soustraire par une prompte fuite et de trouver quelque part un asile où l'on soit à l'abri de la noire tourmente que le démon a excitée

parmi nous ; dans un temps où les membres de Jésus Christ se déchirent les uns les autres ; où le peu de charité qui restait encore s'évanouit ; où le sacerdoce n'est plus qu'un vain nom, et où les princes eux-mêmes, pour me servir des expressions de l'Écriture, sont tombés dans le dernier mépris.
Ps 106.40

79. Eh ! plût à Dieu que le sacerdoce ne fût plus qu'un vain nom ! puisse aussi ce blasphème retomber sur la tête des impies qui l'ont provoqué ! Mais la crainte du jugement de Dieu est bannie des âmes ; l'impudence a pris sa place. La science profonde de l'esprit est devenue une chose vulgaire, que tous croient posséder. La piété, nous ne la faisons consister qu'à accuser les autres d'impiété. Nous choisissons pour juges et pour arbitres de nos différends ceux qui ont déclaré la guerre à Dieu. Nous abandonnons aux chiens les choses les plus saintes ; nous jetons les perles aux pourceaux, en prodiguant la sainte doctrine à des oreilles impures, à des cœurs profanes. Et, malheur à nous ! nous accomplissons nous-mêmes les vœux de nos plus mortels ennemis, et nous nous prostituons sans pudeur à nos idoles. Les Moabites et les Ammonites, à qui l'entrée de l'église devrait être fermée, font irruption jusque dans le sanctuaire, et c'est nous qui avons ouvert à tous, non les portes de la justice, mais celles de la calomnie et de la haine. Celui qui craint Dieu, et qui appréhende de proférer une parole inutile, nous le méprisons ; nous n'avons d'estime que pour ceux qui déchirent leur prochain, soit ouvertement, soit en secret, par les traits les plus cruels ; dont la langue recèle la douleur et la désolation, ou mieux encore, dont les lèvres distillent le venin de l'aspic.
1 Cor 2.10 ; 6.1-7 ; Mt 7.6 ; Ps 105.39 ; Deut 23.3 ; Ps 117.19 ; 10.7 ; 13.3 ; 139.4

80. Ce n'est pas tout : nous sommes attentifs à observer les fautes des autres, non pour les déplorer, mais pour les leur reprocher avec outrage ; non pour guérir leurs blessures, mais pour leur en faire de nouvelles, ou pour trouver dans leurs faiblesses une excuse à nos propres excès. Ce n'est pas la vertu ou le vice qui caractérise parmi nous les bons ou les méchants, mais l'amitié ou la haine. Aujourd'hui nous blâmons une chose, demain nous l'approuvons ; ce qui est un crime dans les autres est en nous une action digne d'éloges ; et il suffit d'être impie pour se faire pardonner les plus honteux dérèglements : voilà jusqu'où nous portons la magnanimité dans le vice !

81. Enfin tout est maintenant dans le chaos, comme au temps qui précéda la formation du monde et l'établissement de ce bel ordre que nous admirons, alors que la nature attendait l'action puissante du Créateur pour sortir du trouble et de la confusion. Ou bien, si vous préférez cette comparaison, nous sommes sur un champ de bataille où deux partis s'attaquent pendant la nuit, et où la faible clarté de la lune ne permet pas de distinguer l'ami de l'ennemi. Ou encore, nous sommes engagés dans un combat naval au milieu d'une tempête : la violence des vents, les mugissements d'une mer en furie, le choc des vagues, le craquement des navires qui se heurtent et se brisent, les cris des matelots, les gémissements des mourants, tout concourt à former un spectacle d'horreur, une affreuse confusion, au milieu de laquelle on ne sait plus quel parti prendre ; on s'égorge confusément sans avoir le temps ni de se reconnaître, ni de se défendre, ni de donner aucune preuve de son courage.

82. C'est ainsi, hélas ! que nous nous acharnons mutuellement à notre perte. Et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ce désordre n'est pas seulement l'effet de l'aveuglement et de la fureur du peuple. Non, tel est le peuple, tels sont les prêtres. Cette terrible malédiction du prophète s'accomplit de nouveau parmi nous. Les chefs, les conducteurs du peuple se livrent, comme lui, à l'emportement et à la violence, et, sous l'étendard de la piété, ils font ouvertement la guerre à l'Église. Au reste, que l'on cède à l'entraînement d'un saint zèle, quand il s'agit de la foi et des questions les plus graves et les plus importantes, je n'ai garde de

blâmer cette conduite ; loin de là, s'il faut dire ici toute ma pensée, je l'approuve hautement ; je demande même au Seigneur de m'admettre dans les rangs de ces généreux défenseurs de la vérité, et je serai fier d'encourir avec eux la haine des méchants pour une si noble cause. Une lutte glorieuse est préférable à une paix cimentée par l'oubli de Dieu : aussi l'Esprit saint anime-t-il souvent au combat les hommes les plus modérés et les plus pacifiques, comme les plus propres à terminer heureusement cette guerre.
Es 24.2 ; Os 4.9

83. Mais ici, que voyons-nous ? des esprits aussi ignorants que téméraires, qui, pour le motif le plus léger, pour la cause la plus vaine, sont toujours prêts à former des partis, et à semer partout le trouble et la division. Tous se proclament les défenseurs de la foi, tandis que leurs propres désordres déshonorent ce nom sacré. De là cette haine violente, et en quelque sorte légitime, que les païens ont pour nous ; et, ce qu'il y a de plus triste, c'est que nous ne saurions nous en plaindre, ni disconvenir que nous la méritions. Les personnes les mieux intentionnées et les plus indulgentes parmi nous ne peuvent voir sans indignation ces scandales ; faut-il donc s'étonner que le vulgaire s'en indigne, lui qui n'est déjà que trop disposé à tout blâmer ?

84. Les méchants exagèrent nos fautes ; et les crimes dont nous nous accusons les uns les autres, ils nous les imputent à tous. Enfin nous sommes devenus, non pas un spectacle digne des anges et des hommes, comme autrefois saint Paul, lorsqu'il luttait en courageux athlète contre les principautés et les puissances, mais un objet de risée pour les païens eux-mêmes, en tous temps, en tous lieux, dans les places publiques, dans les festins, dans les parties de plaisir, aussi bien que dans leurs pompes funèbres. Bien plus, on nous joue sur les théâtres, et, ce que je ne puis dire sans verser des larmes, nous sommes confondus dans l'indigne personnage qu'on nous fait faire avec les hommes les plus infâmes. Il n'est point de pièces plus applaudies que celles où les chrétiens sont en butte aux railleries et aux outrages.
Ps 118.3 ; Eph 4.12

85. Voilà le fruit amer de nos querelles et de nos dissensions ; voilà ce qu'a produit un zèle outré pour la gloire d'un Dieu de bonté et de miséricorde ; voilà l'ouvrage de ces hommes qui prétendent aimer Dieu "plus qu'il ne faut". On doit, dans les exercices de la lutte et dans tous les autres combats se conformer aux règles établies ; autrement, loin de mériter la couronne, on s'expose aux huées des spectateurs, et l'on se fait exclure honteusement de l'arène, où l'on a d'ailleurs donné les preuves les plus éclatantes de courage et d'habileté. Or, quand on combat pour Jésus-Christ, sera-t-il donc permis de suivre d'autres lois que celles qu'il a lui-même établies ? Et, si la guerre n'est légitime en soi, et de plus conduite suivant toutes les règles, peut-on se flatter de parvenir jamais à une paix véritable ?

86. Les démons tremblent encore au seul nom de Jésus-Christ. Toutes nos iniquités n'ont pu anéantir ; ni même diminuer la terreur que ce nom sacré leur inspire. Et nous ne rougissons pas d'exposer nous-mêmes et le nom et la personne de Jésus-Christ aux outrages des impies ! et nous restons sourds à ce reproche qu'il ne cesse de nous adresser tous les jours : C'est à cause de vous que mon nom est blasphémé au milieu des nations !
Jac 2.19 ; Es 52.5

87. Non, ce ne sont pas les ennemis extérieurs que je redoute ; je brave même ce monstre farouche, ce digne auxiliaire du génie du mal, qui se déchaîne aujourd'hui contre toutes les églises ; qu'il aiguise les glaives, qu'il allume les bûchers, qu'il lance contre moi les bêtes féroces, qu'il menace de me précipiter dans les plus profonds abîmes, qu'il surpasse en cruauté et en barbarie les tyrans les plus inhumains, que sa rage inspirée par l'enfer invente même des

supplices inouïs, je possède un antidote infaillible contre sa haine, je sais comment triompher de tous ses efforts, c'est de mettre ma gloire en Jésus-Christ, et de mourir pour lui.
Phil 3.3

88. Mais dans ce nouveau genre de combats, dans cette guerre intestine que le démon soulève parmi nous, quel parti prendre ? quel appui invoquer ? à qui demander de sages conseils ? où puiser des ressources efficaces ? quelles armes, quels moyens employer pour échapper aux pièges qui m'enveloppent de toutes parts ? où trouver un autre Moïse qui, levant ses mains sur la montagne, et retraçant ainsi le signe sacré de la croix, nous fasse triompher de ce redoutable ennemi ? Où trouver un autre Josué qui, de concert avec le prince des armées célestes, s'avance dans la plaine et décide la victoire ? où trouver un nouveau David dont la voix ait la vertu de calmer nos fureurs, dont le bras soit assez puissant pour renverser le géant qui s'avance contre nous, et que le Seigneur ait armé et préparé lui-même au combat ? quel autre Samuel offrira des vœux et des sacrifices pour le peuple, et répandra l'onction sainte sur un roi capable de triompher d'un aussi redoutable ennemi ? quel autre Jérémie pourra dignement déplorer nos malheurs, et fera retentir jusque dans les siècles les plus reculés ses plaintes lamentables ?
Eph 6.11 ; Ex 17.11 ; Jos 5.14 ; 1 Sam 16.16 ; 17.49 ; Ps 143 ; 1 Sam 7.5

89. Quel autre Joël élèvera sa voix jusqu'au ciel, et s'écriera au nom de tout Israël : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple : n'abandonnez point votre héritage à l'opprobre, ni à la tyrannie des nations ? Qui nous donnera des Noé, des Job et des Daniel séparés de la foule des pécheurs, et qui puissent nous obtenir par leurs prières la grâce de mettre un terme à cette guerre, de rentrer en nous-mêmes, de nous donner le baiser de paix, de ne plus former enfin qu'un seul peuple et d'anéantir à jamais ce schisme qui sépara Juda d'Israël, Roboam de Jéroboam, Jérusalem de Samarie ; schisme funeste qui les livre les uns après les autres à la haine de leurs ennemis, et les plonge tour à tour dans un abîme de maux.
Lam 1.1 ss ; Joel 2.17

90. Pour moi, j'avoue ma faiblesse ; à l'aspect de cette guerre, j'ai détourné les yeux avec effroi, et, cachant la honte qui couvrait mon visage, je me suis hâté de prendre la fuite. Mes pas ne se sont arrêtés que dans la solitude, et j'ai cherché le silence du désert, pour donner libre cours à la douleur amère qui oppressait mon âme. Car, hélas ! voici les jours mauvais prédits par le prophète : les bien-aimés du Seigneur se sont révoltés contre lui ; nous sommes des enfants ingrats et rebelles. Autrefois nous étions cette vigne que la main de Dieu avait plantée, cette vigne si belle, si ravissante, si riche en rejetons, arrosée des eaux du ciel et féconde en fruits délicieux ; mais aujourd'hui que sommes-nous ? Le diadème qui décorait notre front, cette auréole de gloire, ce brillant emblème de notre royauté n'est plus pour nous qu'un signe d'opprobre et d'infamie. S'il est quelqu'un parmi nous qui soit assez hardi, assez courageux pour entreprendre de remédier à de pareils maux, je loue sa hardiesse et son courage, et j'envie son bonheur.
Ezech 14.14 ; 14.20 ; Lam 3.28 ; 1.20 ; Mic 2.3 ; Deut 32.15

91. Je n'ai pas encore parlé d'une autre guerre intestine, dont le théâtre est mon propre cœur, et que les passions excitent à toute heure en moi ; guerre déplorable, où je me trouve sans cesse aux prises avec l'ennemi que je porte dans mon sein, qui, jour et nuit, me livre, soit en secret, soit à découvert, les plus violents assauts ; où mon âme éprouve au dedans d'elle-même toutes les secousses, toutes les agitations d'une mer orageuse, assujettie qu'elle est à toutes les misères d'un corps fragile et mortel, tantôt entraînée par les vains amusements de la vie présente, tantôt tyrannisée par l'empire des sens, tantôt appesantie sous le poids de cette boue dont nous sommes pétris, tantôt enfin troublée, agitée par cette loi du péché qui résiste sans

cesse à la loi de l'esprit, qui s'efforce d'effacer en nous l'image de la Divinité, et de nous dépouiller de tous les dons du ciel dont la main de Dieu nous avait enrichis. Il n'est personne qui n'éprouve les mêmes combats. Celui-là même qui s'est longtemps exercé, à l'école de la divine sagesse, à dompter ses passions, à dégager peu à peu son âme de la matière, à séparer ainsi la grandeur de la bassesse, la lumière des ténèbres, qui a été spécialement favorisé du ciel, qui s'est appliqué avec ardeur à la contemplation des choses célestes ; celui-là, dis-je, peut à peine soulever le poids de ce corps qui l'accable. Or, si l'on ose, avant d'avoir fait tous ses efforts pour s'affranchir de cet esclavage, purifié son âme autant qu'il est possible et mérité d'approcher de Dieu plus que tout le reste des hommes ; si l'on ose entreprendre de conduire et de gouverner les âmes, de se placer comme médiateur entre le ciel et la terre, car il me semble que tel est le prêtre, on s'embarque sur une mer semée d'écueils.
Gen 27.39 ; Ps 64.10 ; Sag 5.17 ; Jer 2.21 ; 3.14 ; 11.16 ; Osée 4.7 ; 10.1 ; 1 Cor 9.2 ; 1 Thess 2.19 ; Phil 3.21 ; PS 39.3 ; 68.3

92. Maintenant que vous connaissez les motifs qui m'ont fait refuser le saint ministère, je ne crains plus que vous m'accusiez de pusillanimité : je suis persuadé, au contraire, que vous approuverez sans restriction une résolution qui m'a été dictée par la prudence, et s'il me fallait encore d'illustres exemples pour justifier ma conduite, voici ce que j'apprends de la bouche même de Moïse. Lorsque Dieu lui annonçait ses oracles, une foule d'Israélites étaient accourus au pied de la montagne. Aaron s'y était rendu lui-même, accompagné de ses deux fils, revêtus comme lui du sacerdoce, et suivi de soixante et dix des principaux de la nation : mais ce n'est que de loin qu'il leur est permis d'adorer le Seigneur. Moïse seul trouve un accès auprès de lui, tandis que le peuple ne peut dépasser les limites qui lui ont été marquées ; ce qui prouve, ce me semble, qu'il n'appartient pas à tous les hommes d'approcher de Dieu, et que ce privilège est réservé uniquement à ceux qui peuvent, comme Moïse, soutenir l'éclat de sa gloire. On avait déjà vu quelque chose de semblable peu de temps auparavant. Le jour était venu où le Seigneur devait publier sa loi. Aussitôt les feux et les éclairs brillent sur la montagne de Sinaï, le son des trompettes y retentit de toutes parts, mêlé aux effroyables bruits du tonnerre ; elle paraît environnée d'une fumée épaisse, et il est défendu sous peine de mort d'en approcher, sans qu'il soit permis d'épargner même les animaux. Tout cet appareil terrible arrête au bas de la montagne le peuple épouvanté, trop heureux de pouvoir, après s'être purifié avec soin, entendre de loin la voix de Dieu, sans sécher d'effroi, tandis que Moïse monte sur le sommet de la montagne, pénètre dans la nue, et reçoit les tables de la loi, loi qui n'est pour la plupart qu'une lettre morte, mais qui est esprit et vie pour ceux qui s'élèvent au-dessus du commun des hommes.
Ex 24.1 ; 24.9 ; 19.16 ; Hebr 12.18 ; Ex 19.12 ; Hebr 12.20 ; Ex24.15-18 ; 2 Cor 3.6-7

93. Je me rappelle encore le sort funeste de Nadab et d'Abiud. Ils osent offrir l'encens avec un feu étranger, et ce même feu les dévore ; l'instrument de leur crime devient ainsi celui de leur supplice, et le lieu qui avait vu leur impiété est au même instant le témoin de leur châtiment. Aaron, leur père, qui tenait après Moïse le premier rang dans la maison de Dieu, ne put les sauver. Je me représente enfin la punition d'Oza et celle du grand prêtre Héli. Héli porte la peine du crime de ses enfants, qui, en offrant à Dieu les sacrifices, goûtaient, avant le temps prescrit, de la chair des victimes ; et cependant, loin d'approuver leur sacrilège, il leur en avait fait souvent de sévères reproches. Oza. porte la main sur l'arche sainte, dans l'intention d'en prévenir la chute ; l'arche reste debout ; mais il tombe frappé de mort, Dieu voulant, par cet exemple terrible, imprimer dans tous les cœurs le respect dû à son saint nom.
Lev 10.1 ss ; 1 Sam 2.12-14 ; 2.23 ; 2 Sam 6.6 ; Lev 21.17

94. Je me représente aussi cette grande pureté que Dieu exigeait dans les sacrifices de l'ancienne alliance, ces lois si sévères qui ne permettaient de lui offrir que des victimes sans

tache, par les mains de prêtres exempts de toute souillure, de sorte que l'offrande et le ministre devaient être également parfaits. Dieu voulait sans doute nous faire comprendre par là les dispositions qu'il exige des âmes. Je sais même qu'il n'était permis qu'à certaines personnes de toucher les habits sacerdotaux et les vases consacrés au divin ministère ; je sais que le droit d'immoler la victime n'était point accordé à tous, et que ceux à qui ce privilège était réservé ne pouvaient l'exercer que dans le temps et dans le lieu marqué. Je sais encore qu'il n'appartenait pas à tous les Israélites de composer l'huile destinée à l'onction des victimes, ni de préparer l'encens qui devait brûler sur l'autel. Je sais enfin qu'il était défendu d'entrer dans le temple à moins qu'on ne fût parfaitement pur d'esprit et de corps : la moindre souillure suffisait pour en interdire l'accès, et bien loin d'accorder à tous la liberté de pénétrer jusque dans le sanctuaire, Dieu réservait ce droit au grand prêtre seul, et une seule fois dans l'année ; il était interdit à tous les autres non seulement de porter la main, mais même de jeter les yeux ni sur le propitiatoire, ni sur l'arche, ni sur les chérubins, ni sur rien de ce qui était au-delà du voile.
Lev 12.18 ss ; Deut 8.13 ; Lev 8.31 ; Ex 30.9-10 ; 30.25 ; Lev 16.34 ; Heb 9.7

95. Je sais tout cela, et je sais de plus que nul ne peut être digne du grand Dieu, du grand sacrifice, du grand pontife de la loi nouvelle, s'il ne s'est auparavant immolé à Dieu comme une hostie vivante et sainte, s'il ne lui a présenté un culte spirituel et qui lui soit agréable, et s'il ne lui a offert un sacrifices de louanges et un cœur contrit et brisé, seul sacrifice qu'il exige de nous, après nous avoir tout donné lui-même. Comment donc oserai-je offrir le sacrifice extérieur, cette image réelle des grands mystères, comment pourrai-je soutenir la dignité, ou porter le nom de prêtre, avant d'avoir purifié mes mains par des œuvres saintes ? avant d'avoir accoutumé mes yeux à ne regarder les créatures que pour admirer le Créateur, et non pour déshonorer son image ? avant d'avoir rendu mes oreilles attentives à ses oracles, et les avoir ornées de ces pierres précieuses, enchâssées dans l'or, symboles de la divine sagesse ? Il faudrait que ma bouche ne s'ouvrît que pour attirer en elle l'Esprit saint, et qu'elle en fût tellement remplie, qu'elle plût dignement parler de lui, de ses mystères et des grandes vérités de la religion. Il faudrait que mes lèvres fussent scellées, selon l'expression de la sagesse, d'un sceau divin, et que Dieu seul plût les ouvrir et les fermer à son gré ; que ma langue fût entre les mains de Dieu comme l'organe et l'instrument d'une céleste harmonie, qu'elle ne cessât de célébrer jour et nuit sa magnificence et sa gloire, que pour s'attacher de lassitude à mon palais ; il faudrait que mes pieds eussent été affermis et fixés sur la pierre fondamentale de la foi, et qu'en même temps je déployasse l'agilité du cerf pour courir dans la voie de Dieu, sans m'en écarter jamais d'un seul pas. Il faudrait enfin que tous les membres de mon corps fussent comme autant d'armes et d'instruments de justice, et que tout ce qu'il y a encore de mortel en moi eût été absorbé par l'abondance de cette vie céleste que communique l'Esprit saint.
Rom 12.1 ; Ps 49.14 ; Es 50.5 ; 6.10 ; Prov 25.12 ; Ps 118.131 ; 80.11 ; 1 Cor 14.2 ; Prov 15.7 ; Ps 125.2 ; 56.9 ; 136.6 ; 122.2 ; 39.3 ; 17.34 ; Rom 6.13 ; 2 Cor 5.4

96, 97, 98, 99. Quoi ! un homme dont le cœur n'a pas été embrasé par les paroles pures et enflammées d'un Dieu ; qui n'a pas l'intelligence des vérités renfermées dans les saintes Écritures, qui ne les a pas gravées profondément dans son esprit et dans son cœur, afin de n'avoir plus qu'un même esprit et qu'un même cœur avec Jésus Christ ; un homme qui n'est point entré dans les trésors de la divine sagesse inaccessible au commun des hommes, qui ne s'est point appliqué à y contempler et à y puiser cette abondance de richesses dont il doit faire part aux autres en communiquant les choses spirituelles à ceux qui sont spirituels ; un homme qui n'a jamais éprouvé les chastes délices que l'on goûte dans le sein de Dieu, qui n'est point entré dans son temple, que dis-je ? qui n'est point devenu lui-même le temple du Dieu vivant, le sanctuaire spirituel où Jésus-Christ repose ; un homme qui n'a point pénétré le sens et la vérité des figures, qui n'a pas su, sous la lettre de l'ancienne loi, découvrir l'esprit de la loi nouvelle, s'affranchir par la pureté de sa vie de l'antique servitude, et s'élever jusqu'à la grâce

du libérateur par l'anéantissement spirituel de tout ce qu'il y a de grossier et de charnel en nous ; un homme qui n'est pas parvenu tant par ses œuvres que par ses méditations, à l'intelligence des grands mystères que renferment tous les noms attribués à Jésus Christ par les Écritures ; qui n'a point compris combien ce Sauveur est admirable dans tous les titres qu'il possède, soit en qualité de Dieu, soit en tant qu'homme ; un homme qui, le voyant représenté dans les livres saints sous le caractère de Dieu, de Fils, d'Image, de Verbe, de Sagesse, de Vérité, de Lumière, de Vie, de Vertu, de Vapeur, d'Écoulement, de Splendeur, de Créateur, de Roi, de Chef, de Loi, de Voie, de Porte, de Fondement, de Pierre, de Perle, de Paix, de Justice, de Sanctification, de Rédemption, d'Homme, de Serviteur, de Pasteur, d'Agneau, de Pontife, d'Hostie, de Premier-né, et de Premier ressuscité ; un homme, dis-je qui n'est point frappé de tant d'expressions si énergiques, qui n'est point uni assez intimement avec le Verbe divin pour comprendre les raisons qui lui font donner ces différents titres ; un homme enfin qui ne s'est point longtemps appliqué dans le silence à l'étude de la sagesse ; qui ne s'est point efforcé d'en découvrir les divins secrets, afin de pouvoir les révéler aux hommes, mais qui n'est encore qu'un enfant qu'on nourrit de lait, qui n'a aucun rang en Israël, et qui ne mérite pas d'être mis au nombre des vaillants soldats du Dieu vivant ; qui n'a point appris à porter la croix du Sauveur avec courage, qui n'est pas même dans le corps mystique de Jésus-Christ un des membres les plus nobles et les plus parfaits ; un tel homme, je le demande, pourra-t-il, sans crainte, sans hésitation, se laisser placer à la tête du troupeau de Jésus-Christ ? Ah ! je frémis à la vue du danger auquel il s'exposerait, et je suis persuadé qu'il partagera mon effroi s'il veut réfléchir sur tout ce que j'ai dit, et si, d'une part, il sent les difficultés qu'il faut vaincre pour réussir dans le saint ministère, et que de l'autre il comprenne les maux affreux dans lesquels se précipitent ceux qui y réussissent mal.

Chap 96 : Ps 11.7 ; Lc 24.32 ; 1 Cor 2.16 ; Job 38.2 ; 1 Cor 2.13
Chap 97 : Ps 26.4 ; 2 Cor 6.16 ; Eph 2.22 ; Rom 7.6
Chap 99 : 1 Cor 2.7 ; 3.2 ; Nom 1.3

100. Je me disais donc à moi-même : Que celui qui est habile dans le commerce, et qui excelle dans l'art de la navigation, parcoure la vaste étendue des mers, qu'il affronte à toute heure les vents et les flots dans l'espoir d'un gain immense si le sort lui est favorable, ou déterminé à périr s'il lui est contraire ; pour moi, je préfère le calme du rivage ; j'aime mieux labourer en paix un petit champ, loin de la mer et de ses trésors, et mener, dans mon heureuse pauvreté une vie tranquille et sûre, plutôt que de m'exposer pour acquérir même les plus grands richesses à de continuels périls.

101. Il n'appartient qu'aux hommes extraordinaires de former des entreprises hardies, on aurait tort de ne pas fournir à leur vertu l'occasion de répandre au loin son éclat ; les réduire à des emplois médiocres, c'est destiner une grande lumière à éclairer une petite maison, ou bien revêtir de l'armure d'un athlète le faible corps d'un enfant ; mais ceux qui n'ont pas cette grandeur, cette force d'âme en partage, ne doivent pas se charger d'un fardeau trop pesant, ni s'exposer, par des entreprises au-dessus de leurs forces, à devenir un objet de mépris et de risée, et à périr victimes de leur témérité. Car un homme prudent, pour parler le langage de l'Écriture, n'entreprend d'élever une tour que lorsqu'il a les moyens de l'achever.

Lc 14.28

102. Voilà, mes amis, mes frères, l'apologie, trop longue peut-être, que j'avais à vous faire de ma fuite. Telles sont les raisons puissantes qui m'ont imposé la cruelle nécessité, du moins c'est ainsi que j'en jugeais alors, de m'éloigner de vous, malgré tous mes regrets, et j'ose dire aussi malgré tous les vôtres. Quant aux motifs qui m'ont déterminé à quitter ma retraite, je dois placer au premier rang la douleur que j'éprouvais de me voir séparé de vous et la persuasion intime que vous soupiriez vous-mêmes après mon retour ; car rien n'est plus propre

à fortifier, à faire croître l'amitié dans un cœur que la certitude d'être payé d'une tendresse réciproque.

103. D'ailleurs je ne pouvais différer de me rendre aux désirs d'un père et d'une mère tendrement chéris, l'objet de tous mes soins et de mon affection la plus vive ; d'un père que je révère comme un autre Abraham, et que je ne crains point de mettre au rang des anges ; d'une mère que je respecte comme une autre Sara, et qui, après m'avoir donné le jour, m'a enfanté une seconde fois à la vie spirituelle de la grâce, par les sentiments de foi et de piété qu'elle m'a inspirés. Je ressentais une douleur extrême d'apprendre que ma trop longue absence était pour eux un poids plus accablant que celui de leurs années. J'avais toujours ardemment souhaité d'être l'appui et la consolation de leur vieillesse ; jusqu'alors je m'étais acquitté autant que je l'avais pu de ce devoir, et même pour le remplir exactement, j'avais renoncé â cette divine philosophie, que je préfère à tous les biens du monde, et qui avait toujours eu pour moi tant d'attraits ; ou plutôt ce fut elle-même qui m'apprit à renoncer à la profession extérieure de philosophe. Je n'ai donc pas voulu perdre en un moment le fruit de tant de peines, ni me priver de cette bénédiction paternelle si précieuse aux yeux des saints de l'ancienne loi, que l'un d'eux la déroba, pour ainsi dire, par surprise de la main de son père, en lui donnant à manger et en revêtant une peau empruntée : et qu'il ne craignit pas, pour obtenir un bien d'un si grand prix, de descendre à un stratagème qu'on ne saurait approuver. Tels furent les deux premiers motifs qui m'engagèrent à me soumettre et à me montrer enfin plus résigné et plus docile, et l'on aurait tort de m'accuser d'inconséquence, pour avoir fait céder mes plus sages résolutions à des sentiments aussi légitimes. Car la résistance ne peut avoir qu'un temps, comme toutes les choses de ce monde ; il est des circonstances où il faut savoir se laisser vaincre, et l'on doit préférer une honorable défaite à une injuste et périlleuse victoire.
Gen 28.21 ss

104. Mais j'arrive à la raison principale qui m'a fait sortir de ma retraite ; quand vous la connaîtrez, elle vous paraîtra si décisive, que je pourrai passer toutes les autres sous silence. La voici : Je me suis rappelé les anciens jours, j'ai reporté ma pensée sur un événement consigné dans les divines Ecritures, qui avait quelque rapport à mon état, et j'y ai puisé des leçons et des exemples. Car gardons-nous bien de croire que les livres saints ne soient qu'un vain assemblage de faits et de mots dû au hasard, destiné à amuser les loisirs de la postérité, à flatter agréablement l'oreille, et sans autre but que de plaire à l'esprit. Ce genre de mérite, les païens peuvent le rechercher dans leurs fables ; peu jaloux de la vérité, ils ne s'appliquent qu'à charmer l'oreille, qu'à tromper l'imagination par des inventions ingénieuses et par un langage séduisant.
Ps 142.5

105. Pour nous, instruits à respecter les paroles de l'Esprit saint, jusqu'à une syllabe, jusqu'à une seule lettre, nous regarderions comme un crime de penser qu'un seul des nombreux événements que renferment les livres sacrés, si peu important qu'il paraisse, ait été recueilli et conservé à la mémoire des hommes, sans de grands desseins ; nous sommes persuadés, au contraire, que tout ce qu'ils contiennent a été écrit pour notre instruction, afin que nous puissions, dans les diverses circonstances de la vie, nous régler sur les enseignements et les exemples qu'ils nous offrent, comme sur autant de lois sûres et invariables.

106. Quel est donc cet événement qui a pu servir de règle à ma conduite ? Le voici : je le rapporterai d'autant plus volontiers qu'il peut, en pareille circonstance, calmer les inquiétudes de plusieurs. Jonas fuyait aussi la présence de Dieu, ou plutôt il croyait s'y dérober par la fuite, lorsque la mer, la tempête, une sépulture de trois jours dans le sein d'un poisson monstrueux, figure d'un autre plus grand mystère, en un mot, la nature entière soulevée contre lui, tout

l'arrête. Mais pourquoi donc fuyait-il ? Parce qu'il craignait que, si la ville de Ninive venait à échapper par la pénitence au sort funeste qu'il était chargé de lui annoncer, il ne passât pour un faux prophète. Ce n'est pas qu'il s'affligeât du salut de ces hommes criminels ; mais, jaloux de l'honneur de son ministère, il ne pouvait supporter la pensée qu'il serait peut-être avili et dégradé par le mensonge qu'un peuple grossier et incapable de sonder la profondeur des jugements de Dieu, aurait pu lui imputer.
Jn 1.3 ss

107. Mais ce n'est point encore là, ainsi que je l'ai appris d'un homme très versé dans l'Écriture, qui pénétrait les sentiments les plus secrets du prophète, et qui savait parfaitement accorder ce que cet événement paraît présenter de contradictoire, ce n'est point là le véritable motif qui obligeait Jonas de fuir précipitamment d'abord à Joppé, puis de là à Tharsis, et de s'exposer ainsi à tous les périls de la mer. Car quelle apparence que ce saint prophète ait ignoré les desseins de Dieu et qu'il n'ait pas compris que ses jugements étant impénétrables et les ressorts de sa sagesse infinis, il pouvait sauver les Ninivites des maux dont il les menaçait, par la terreur même que ses menaces devaient leur inspirer ? et s'il n'ignorait pas ces desseins, comment supposer qu'il ait refusé de s'associer aux moyens que la divine providence avait choisis pour assurer leur salut ? Croire qu'il ait prétendu se dérober à la présence de Dieu en fuyant à travers les mers, et tromper la vigilance de celui dont les immenses regards embrassent toute la nature, c'est lui attribuer une extravagance indigne, je ne dis pas seulement d'un prophète, mais de tout homme sensé qui a quelque idée de la puissance infinie de Dieu.

108. Jonas savait donc, me disait cet homme éclairé, qui appuyait toujours ses décisions de raisons si convaincantes, qu'il était impossible de ne pas s'y rendre, il savait certainement mieux que personne quelle serait l'issue de sa prédication ; et que par sa fuite il pouvait bien changer de lieu, mais non pas se soustraire à la puissance divine. Car c'est à quoi nul mortel ne saurait jamais réussir, soit qu'il descende dans les entrailles de la terre, soit qu'il s'enfonce dans les profondeurs de la mer, soit qu'il puisse, par quelque art inconnu, prendre son vol dans les airs, et s'élever jusqu'au ciel, soit qu'il se précipite dans les abîmes de l'enfer, soit qu'il s'enveloppe d'une obscurité profonde, soit enfin qu'il imagine tout autre moyen de pourvoir à sa sûreté en se cachant. Dieu est le seul que nous ne pouvons ni éviter par la fuite, ni vaincre à force ouverte quand il veut nous saisir et nous ranger sous son obéissance. Il devance les plus rapides, il confond les plus sages, il renverse les plus forts, il abaisse les plus fiers, il arrête les plus audacieux, et anéantit toute puissance opposée à la sienne.
Ps 138.8 ss

109. Non, Jonas n'ignorait pas le souverain pouvoir de Dieu, lui qui apprenait aux coupables à redouter sa vengeance ; non, il ne fuyait pas dans l'espoir de se soustraire à son empire : loin de nous cette pensée ; mais il fuyait, parce qu'il voyait dans sa mission le signe fatal de la chute d'Israël et du transport qui se ferait un jour aux gentils de la grâce annoncée par les prophètes. C'est là ce qui le jette dans le trouble et l'hésitation ; c'est là ce qui le porte à se soustraire à un ministère d'un si funeste augure pour sa nation. C'est là enfin ce qui le force de quitter la *colline de la joie* (car telle est la signification de Joppé dans la langue hébraïque), de renoncer à son rang élevé, à son ancienne dignité, pour se plonger dans un océan de douleurs, Aussi il est battu par la tempête, il s'endort au milieu du naufrage, il est réveillé et contraint de tirer au sort ; le sort se déclare contre lui ; il avoue sa faute ; il se repent de sa fuite ; il est précipité dans la mer et englouti dans les flancs d'un monstre marin, sans cependant y trouver la mort ; du sein de l'abîme il implore le secours de Dieu, et par un éclatant prodige, trois jours après, comme le Christ, il sort vivant de son tombeau. Mais ce

n'est point ici le lieu d'approfondir ce mystère, je pourrai peut-être, avec la grâce de Dieu, le traiter un jour avec plus de développement.

110. Eh quoi, me disais-je à moi-même, lorsque je venais à réfléchir sur ce grand événement, peut-être Jonas sera-t-il, sous quelque rapport, excusable de n'avoir point obéi à l'ordre de Dieu, par les raisons que j'ai rapportées ; mais moi, quel motif, quel prétexte pourrais-je alléguer pour ma défense, si je me montrais plus longtemps rebelle à la volonté divine, si je refusais encore de me charger du fardeau qu'elle m'impose, sans considérer s'il est pesant ou non ?

111. L'unique raison qu'il me serait permis de faire valoir, et certes avec beaucoup de fondement, ce serait mon indignité et la distance immense qui se trouve entre ce que je suis et ce que je devrais être pour remplir les fonctions du sacerdoce. Je pourrais représenter qu'il faut, pour en soutenir le poids, être digne de l'Église, digne du sanctuaire, digne de la prééminence et de l'autorité qui sont attachées au rang et au caractère de pasteur. Mais ces motifs, suffisants pour quelques-uns, n'excuseraient peut-être pas ma désobéissance aux yeux des autres. Or je sais les terribles menaces que Dieu adresse à ceux qui se révoltent contre sa volonté et les châtiments rigoureux qu'il leur prépare. Ils ne sont pas moins coupables devant lui que ces esprits audacieux qui ne refusent rien, qui ne reculent devant aucun obstacle, qui, lorsqu'on les appelle à un aussi redoutable ministère, ne se cachent point, comme Saül, même un seul jour dans la maison paternelle, mais qui s'empressent d'accepter un fardeau qu'ils trouvent léger, une tâche qui leur semble facile, avec une présomption d'autant plus funeste qu'elle compromet leur salut, quand même ils prendraient dans la suite le parti d'y renoncer, et de réparer par une abdication tardive les maux qu'ils ont causés par leur précipitation.
1 Sam 10.22

112. Partagé entre ces différentes pensées, incertain de la conduite que je devais tenir, comme suspendu entre deux abîmes, je craignais tantôt de me livrer à la présomption, tantôt de tomber dans la pusillanimité. Enfin, après tant d'hésitations et de perplexités, après avoir été longtemps le jouet d'une cruelle incertitude, comme un navire que les vents opposés poussent et repoussent tour à tour, j'ai cédé au sentiment qui avait le plus de puissance sur mon âme, et la crainte de résister à l'ordre de Dieu a fait taire en moi toute autre crainte. C'est à vous de juger maintenant si dans cette dangereuse alternative j'ai montré assez de sagesse et de circonspection, si j'ai su éviter également ces deux excès qui sont le fruit de l'ignorance, la témérité qui recherche les dignités qui ne lui sont point offertes, et la désobéissance qui refuse opiniâtrement celles que la volonté de Dieu lui impose. Pour moi, j'ai cru tenir un sage milieu en me montrant d'un côté moins audacieux que ceux qui osent aspirer à tout, de l'autre moins timide que ceux qui s'obstinent à tout refuser.

113. D'ailleurs en approfondissant ce sujet, il me semble que le mérite de l'obéissance peut diminuer la crainte qu'inspirent les dangers du saint ministère ; que Dieu, qui est la bonté même, doit récompenser la foi d'un cœur docile, qui place en lui toute sa force et toutes ses espérances, l'enrichir de ses dons les plus précieux et de toutes les vertus éminentes qui concourent à former un véritable pasteur. Il abandonne, au contraire, les caractères rebelles ; leur résistance opiniâtre l'irrite ; et elle entraîne des conséquences si funestes qu'elle ne laisse à ceux qui s'en sont rendus coupables ni ressource ni espérance. En effet ne doivent-ils pas trembler, s'ils refusent de se charger des âmes que Dieu confie à leurs soins, d'entendre ces paroles sortir de sa bouche : Ces âmes, je vous en demanderai compte. Ou celles-ci : Vous m'avez rejeté, vous n'avez point voulu être les chefs et les conducteurs de mon peuple ; et moi, je vous rejetterai à mon tour, et je ne daignerai pas être votre roi. Il dit encore : Vous n'avez

point écouté ma voix, vous vous êtes montrés opiniâtres et indociles ; et moi, à mon tour, quand vous m'invoquerez, je n'écouterai point votre prière, je ne l'exaucerai pas. Terribles menaces ! Puisse le juste juge ne jamais nous en faire sentir les effets ; car si nous exaltons sa miséricorde, nous devons publier aussi sa souveraine équité.
Ezech 3.18 ; Osée 4.6 ; Ps 100.1

114. Mais je me rappelle encore différents traits de l'histoire sainte, et je vois que parmi tant d'illustres personnages de l'antiquité que Dieu avait lui-même choisis, soit pour leur confier la conduite de son peuple, soit pour les élever à la dignité de prophètes, les uns ont obéi sur le champ avec joie à leur vocation, les autres ont montré moins d'empressement et plus de crainte. On ne saurait cependant accuser ceux-ci de lâcheté, ni reprocher à ceux-là un excès de présomption. Les premiers ont reculé d'effroi à la vue des dangers qui environnaient le saint ministère ; les seconds, au contraire, se sont chargés avec courage du fardeau qui leur était imposé, persuadés que la force du Dieu qui les appelait viendrait au secours de leur faiblesse, et que sa grâce toute puissante récompenserait leur docilité. Ainsi Aaron obéit sans délai, Moïse semble résister ; Isaïe n'hésite pas un moment, Jérémie prétexte sa grande jeunesse, et n'ose subir la charge du ministère prophétique avant d'avoir été rassuré par les promesses de Dieu et rempli d'un zèle et d'un courage au-dessus de son âge.

115. Ces diverses réflexions me frappent et ébranlent peu à peu une résolution que je croyais inébranlable. Le temps, qui apporte des changements à tout, contribue lui-même à me changer ; le caractère inflexible que j'avais montré jusqu'alors cède à la force du raisonnement. Je consulte les divines Écritures, qui ont toujours été la règle de toute ma conduite. Dès ce moment je me soumets, je cède sans aucune résistance, et à l'exemple de mon Sauveur lorsqu'il était sur le point non pas d'être élevé à de grandes dignités, mais d'être conduit à la mort comme un agneau. Je me prosterne, je m'humilie sous la main puissante de Dieu, et si j'ai failli par un excès de lâcheté, par une trop longue résistance, j'implore mon pardon. Je me suis tu ; mais je romprai enfin le silence. J'ai voulu passer quelque temps dans la retraite, pour sonder mes dispositions et trouver quelque adoucissement à mes peines ; mais dès ce jour, placé sur la chaire sacerdotale, j'ai résolu de bénir et d'exalter le Seigneur dans l'assemblée du peuple. Si ma conduite passée n'est pas irrépréhensible, du moins ma détermination présente mérite-t-elle que l'on use envers moi d'indulgence.
Ps 118.24 ; Es 50.6 ; 53.7 ; 1 Pier 5.6 ; Ps 106.32

116. Mais qu'est-il besoin d'un plus long discours ? Je suis maintenant à vous, pasteurs, avec lesquels je dois partager les travaux du sacré ministère ; je suis à vous, peuple saint, troupeau digne de Jésus Christ, le chef des pasteurs ; je suis à vous, ô mon père, autant par les sentiments que la nature m'inspire que par les devoirs que le christianisme m'impose. Donnez-moi votre bénédiction en échange de mon obéissance. Aidez-moi par vos prières, soutenez-moi par vos avis, affermissez mes pas par l'esprit qui réside en vous : car c'est la bénédiction du père qui affermit la maison des enfants. Puissions nous enfin, et vous, et moi, et cette maison spirituelle que j'ai choisie, qui sera pour jamais le lieu de mon repos, à laquelle je serai toujours uni, lors même que je passerai de l'Église de la terre dans l'assemblée glorieuse de ces premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel ; puissions-nous tous ensemble être affermis dans les sentiers de la justice, et dans la pratique de toutes les vertus.
1 Pier 5.4 ; Eccli 3.11 ; 1 Pier 2.5 ; Ps 131.14 ; Heb 12.22-23

117. Tels sont les vœux ardents que mon cœur forme aujourd'hui. Que le Seigneur, que le Dieu de paix, qui a fait tomber le mur de séparation qui nous divisait, et des deux peuples n'a plus fait qu'un seul peuple, que ce Dieu, qui place les rois sur leurs trônes, qui élève le pauvre du sein de la poussière, et arrache l'indigent de l'abîme de sa misère, qui a choisi son serviteur

David et l'a tiré du milieu de ses troupeaux pour lui donner, quoiqu'il fût le plus jeune des enfants de Jessé, le sceptre d'Israël ; qui, pour faire éclater la force et la puissance de son Évangile, donne à ceux qui sont chargés de l'annoncer des paroles pleines de vertu et d'efficacité, que ce Dieu me conduise par la main, que sa volonté sainte règle tous mes pas, qu'il bénisse mes travaux, lui qui est le Pasteur des pasteurs, et que doivent suivre ceux qui sont destinés à diriger les autres, afin que je puisse guider sagement son troupeau, et attirer sur moi les bénédictions du ciel, et ne pas ressembler au pasteur inhabile et insensé dont parle le prophète, et que le Seigneur a maudit. Qu'il enrichisse son peuple de toutes les vertus, qu'il le fortifie, qu'il rende son troupeau pur, sans tache, digne de l'avoir lui-même pour chef, et d'être un jour admis dans ses divins pâturages, dans le séjour de la félicité, dans la splendeur des saints, dans le temple de sa gloire, où nous publierons, réunis tous ensemble, pasteurs et brebis, la grandeur et la magnificence de Jésus-Christ notre Seigneur, à qui appartient toute gloire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Rom 15.33 ; Eph 2.14 ; 1 Sam 2.8 ; Ps 112.7 ; 77.70 ; 1 Sam 17.14 ; Ps 68.12 ; 72.24 ; Zach 11.15 ; Ps 67.36 ; Eph 5.27 ; Ps 86.7 ; 109.3 ; 28.9